

Le Samedi

VOL. VIII. No 8
MONTREAL, 26 JUILLET 1898

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
AUX BAINS DE MER

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS.



UN JOLI TABLEAU.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: AUGUSTE MARION

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 25 JUILLET 1896

DEVINETTE



Voilà le commissaire de police qui s'avance. Le voyez-vous?

Pensées Philosophiques

Le grand sentiment fait les hommes.

x

Votre meilleur ami c'est vous-même.

x

On se rappelle plutôt le mal que le bien.

x

La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas.

x

La femme la plus coquette est généralement la plus fidèle.

x

Le joug de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien.

x

Le monde nous dérobe à nous-même et la solitude nous y rend.

x

Il est plus facile d'écouter les autres que de s'écouter soi-même.

x

Ce n'est pas ce qu'on mange qui fait vivre, c'est ce qu'on digère.

x

En trouvant un ami vertueux et fidèle vous avez trouvé un trésor.

x

Plus on avance dans la vie, et plus on sent que l'on a besoin de l'amitié.

x

On ne cherche des nouveaux amis que lorsqu'on est trop bien connu des anciens.

x

Une tête bien forte s'accommode de tous les oreillers que la fortune lui présente.

x

Le monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille sans rien dire à l'esprit.

x

Ce que vous pensez n'est pas toujours bon à dire, il faut toujours penser avant de parler.

x

Faites que vos études se repandent sur vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu.

LILI TITHOMME.

L'AÉROSTATION DANS LE DOMAINE SOCIAL



Un enlèvement en 2001.

UNE BONNE RECOMMANDATION

Le patient. — Est-ce bon pour le rhumatisme ?*Le droguiste.* — Comment ! si c'est bon ! Je connais un homme qui ne pouvait faire dix pas de suite et rien qu'à la deuxième bouteille il vous culbutait si bien les gens en passant dans la rue que la police a dû l'arrêter.

NOUVELLE RÉGLE DU JEU DE WHIST

Elle. — C'est la règle, n'est-ce pas, au jeu de whist, de jouer atout quand on est dans l'embarras ?*Lui.* — C'était la règle, ça, autrefois ; aujourd'hui, quand on est dans l'embarras, on demande qu'est-ce qui est atout.

QUESTION D'ARITHMÉTIQUE

Le professeur. — Supposez que votre mère coupe une livre de viande en huit morceaux, qu'est-ce que représentera chaque morceau ?*L'élève.* — Une huitième de livre chacun.*Le professeur.* — Supposez maintenant que chaque huitième soit coupé en deux ?*L'élève.* — Ça fait des seizièmes de livre.*Le professeur.* — Et maintenant si ces seizièmes étaient coupés en six morceaux chacun ?*L'élève.* — Ça ferait de la fricassée.

QUESTION DE BAISERS

M. Georges. — Pourquoi l'as-tu demandée en mariage, alors que réellement tu ne veux pas te marier ?*M. Arthur.* — C'est parce qu'elle m'a signifié qu'elle ne se laisserait embrasser que par celui qui la demanderait en mariage.*M. Georges.* — Et pourquoi l'as-tu quittée si tôt ?*M. Arthur.* — C'est qu'elle voulait que je l'embrasse à ne plus finir.

LES DEMANDES DE MARIAGE DANS L'AVENIR

*La veuve émancipée.* — Oh ! mon cher efféminé, sois à moi, je t'en supplie !
L'efféminé. — C'est impossible, papa a appris que vous avez la réputation d'être une batteuse de mari.

CHRONIQUE DE LA MODE

Paris, juillet 1896.

Bien plus que la saison d'hiver, l'été a ses costumes de fantaisie. Ils sont surtout autorisés par tous les genres de sport auxquels il est convenu, de par la mode et de par l'hygiène, de se livrer aujourd'hui.

Pauvre mode, qui croit être une maîtresse absolue, alors qu'elle n'est, elle-même, que la très humble esclave de toutes les fantaisies qui passent par la tête de celles qui se disent ses plus ferventes adeptes !

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les femmes qui visent le plus à leur réputation d'élégance semblent adopter un costume particulier et différent pour chaque genre de sport ou chaque plaisir de la plage ou de la campagne.

Je vais vous en décrire à peu près quelques-uns, non pour que vous cherchiez à en imiter la variété, mais pour que vous puissiez choisir, parmi tous ceux-là, ce qui pourra vous en plaire, pour en faire le costume à peu près unique qui servira aux femmes et jeunes filles raisonnables et non désœuvrées.

Pour la bicyclette, devenue l'exercice universel dont l'attrait s'empare de tout ce qui est jeune et un peu fringant, je vous ai déjà parlé souvent des formes et des étoffes ayant le plus de vogue ; mais les divers degrés de température amènent nécessairement quelques changements dans les unes et dans les autres. Au commencement de ce sport, beaucoup de femmes, plus effrayées du nom que de la chose, avaient commencé par honnir avec effroi la culotte, que l'on remplaçait soit par une jupe, soit par un compromis appelé jupe-culotte.

Il a été prouvé, par l'expérience, que ces deux derniers moyens, comme commodité et comme décence même, étaient tout à fait inférieurs à la culotte, large et ample. Elle est donc la forme la plus adoptée par les Parisiennes, qui, dit-on, s'y connaissent en coquetterie, élégance et commodité.

Les Américaines, au contraire, préfèrent la jupe-culotte, et les Anglaises la jupe.

Les corsages sont presque tous composés par une jaquette ou par un boléro, dont l'étoffe, choisie pendant les très grandes chaleurs, sera la toile à voile, si en vogue cette année. Bien entendu que cette toile, toujours la même comme étoffe, est si facile à teindre, que les couleurs en varieront autant que celles des autres étoffes. Jaquettes et boléros, non fermés sur le devant, encadreront des chemisettes très fanfreluchées, ou des gilets de piqué blanc ou de couleurs claires, en y ajoutant même, de préférence à une cravate régente sur un col de chemise rabattu, un gros nœud de tulle ou de dentelle, féminisant ainsi le costume d'une façon agréable et charmante.

Les chapeaux forme canotier sont ceux qui accompagnent le plus fréquemment cette toilette.

Indépendamment de la toile à voile, dont je suis loin de vouloir imposer le goût à tout le monde, les étoffes le plus employées seront les autres toiles, plus minces, les alpagas, les mohairs, les serges, utiles et bons à choisir surtout parce qu'ils pourront servir jusqu'à et même pendant l'hiver.

La condition essentielle, pour tous ces costumes, est l'ampleur, l'aisance dans toutes les coupes et les coutures. C'est le *sine qua non* obligé pour tous les sports quels qu'ils soient.

J'ai vu quelques uns de ces costumes en étoffes à carreaux blancs et noirs ou blanc et bleu.

Sans les déclarer laids ou de mauvais goût, je leur préfère infiniment les nuances unies comme attirant moins les regards sur la bicyclette.

C'est donc à peu près, du moins pour moi, l'exclusion des étoffes écossaises, quelles qu'elles soient, pour tous les exercices ou jeux en plein air.

Une chose qui m'a paru charmante était le chapeau de paille, canotier ou cloche, bordé d'un petit velours noir sur paille blanche voilée entièrement de tulle également blanc. Le ruban du tour peut être noir ou blanc et n'admet alors aucun autre ornement que le froufrou de tulle, et à peine une ou deux plumes couteau.

Je ne dois pas oublier que les garnitures de cuir, comme col, revers et parements, sont aussi extrêmement en vogue pour les costumes de bicyclette. Comme chaussures, bottines ou souliers de cuir jaune, avec bas toujours noirs.

Les costumes de yacht ont aussi un genre particulier, se rapprochant nécessairement beaucoup du costume marin, et pour eux les étoffes de coton ou même de toile doivent être absolument exclues comme anti-hygiéniques.

Chercherai-je à vous décrire ces costumes, si bien dus à la fantaisie ? Ils ne sont, en général, qu'à l'usage des femmes du monde assez riches pour pouvoir commander leurs costumes chez les grands faiseurs spéciaux, qui en connaissent tous les secrets et même tous les mystères. Avoir un yacht à soi, ou accepter même une invitation sur l'une de ces habitations flottantes, entraîne à des dépenses tellement exorbitantes et en dehors de la vie ordinaire, que la plupart de mes lectrices n'y peuvent même rêver,

pas plus qu'aux costumes exposés au sacre de l'empereur de Russie. — Il suffit de savoir et non de désirer. L'habitude de la bicyclette a ramené la mode, déjà lointaine et oubliée, du bracelet en cuir porte-montre, qui permet de voir l'heure sans retourner la tête et sans perdre de la vitesse de sa course. Ces bracelets, fort commodes et presque indispensables, sont, du reste, d'un prix fort minime.

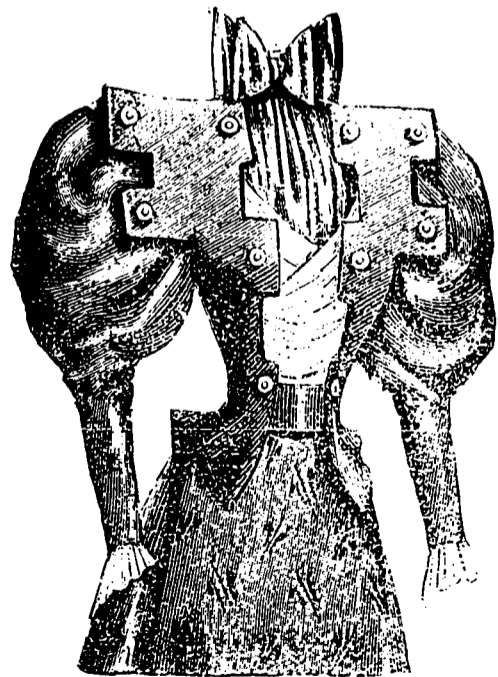
On parle aussi de petites pèlerines en soie caoutchoutée et imperméable, faciles à attacher au bras ou à la bicyclette elle-même, et pouvant garantir contre les pluies d'orage, auxquelles nous devons si bien nous attendre cette année.

Pour la bicyclette, comme la plupart des femmes ont accepté le boléro, les hommes ont accepté le veston de nuance assez claire comme beige, havane et toutes les nuances qui en découlent, avec gilet semblable et chemise de flanelle en couleur.

BLANCHE VALMONT.



TOILETTE DE JEUNE FEMME, en satin tilleul, forme princesse. Le corsage plat est recouvert par un fichu étoile plissé, en mousseline de soie noire ; dessus collet-pèlerine en guipure rebrodée, posé lui-même sur un second collet à godets faisant jockeys sur manches ballon ; nœud de ruban rose à flots à l'encolure et sur les manches. Jupe princesse ronde, sur laquelle retombe, devant, l'étoile de mousseline de soie noire. Chapeau canotier en paille tilleul, couvert de grosses coques de tulle rose avec demi-guirlande. — Métrage : 16 verges satin tilleul.



TOILETTE DE LAINAGE SUÈDE IMPRIMÉ ROSE. Corsage-veste en drap Suède coupé en créneaux retenus par des boutons devant, petites basques ondulées, gilet de mousseline crème croisé et drapé sur une chemisette de surah rose ; nœud double à l'encolure. Manches gigot. Jupe de lainage à godets, coupée en tablier sur les côtés sur petit panneau de drap Suède.

AUTRE TEMPS, AUTRES MŒURS



Le monsieur se rappelle qu'il fut un temps où sa femme d'aujourd'hui était tellement timide qu'elle osait à peine lui parler.

Cueillette des Journaux Français

(Fait spécialement pour les lecteurs du SAMEDI)

Boulevard Béranger.

Un gamia pas plus haut que ça se tient dans l'angle d'une porte cochère et fait de vains efforts pour atteindre le bouton de la sonnette.

Un passant s'arrête, comprend, s'approche et, charitablement, tire le bouton.

A'ors, le gavroche :

—Merci, M'sieu.

Et, riant aux éclats, il détale à toutes jambes.

**

Chez la concierge :

—Allons voyons, Madame Putoi, faut se faire une raison, moi aussi, ma pauvre Clarisse m'a été enlevée à seize ans...

—Par la rougeole aussi ?

—Non, par le locataire du "cintième."

**

Un voyageur entre un jour chez un frater de village. Le barbier lui met la serviette au cou, prend un pain de savon, crache dessus et s'apprête à lui en frotter les joues. Protestation du client :

—C'est votre habitude d'opérer de la sorte ?

—Oh ! non, Monsieur, avec les étrangers seulement.

—Ah ! Et avec vos concitoyens ?

—On leur crache directement sur la figure, et on frotte ensuite avec le savon.

**

—Tu te plains d'être malheureux en ménage... c'est ta faute ! Pourquoi as-tu épousé une jeune fille unique gâtée par ses parents ?

—Ah ! si j'avais pu prévoir !...

—Mais tu aurais dû prévoir qu'une jeune fille qui a été élevée dans du coton ne peut qu'en donner à son mari...

**

Au quartier :

—Fusillier Laripette, vous ferez deux jours de salle de police pour avoir salué trop légèrement le brigadier.

—Mais c'est mon ami intime.

—Quand bien même que ce serait votre père que vous devez le respecter !

**

Histoire de chasse :

—Tout à coup, j'aperçois une vraie nuée de perdrix ; au moins trente ou quarante sans exagération ; j'épaule, je tire, et quand la fumée se dissipe...

—Eh bien ?

—On n'en voyait plus une seule !

Chez le peintre V...

—Tu vois, petit Georges, c'est le portrait de ta maman...

—Ah oui ! je reconnais sa robe !

**

A l'école :

—Pierre dites-nous ce que c'est qu'un fort ?

—Monsieur, c'est une place où on met des hommes.

—Et une forteresse alors ?

—C'est une place où on met des femmes.

**

Au village, le jour du lalottage :

—Eh ben ! père Antoine, vous avez voté !

—Oui, donc !

—Et pour qui ?

—Pour ceux qui passeront, pardi !

**

Au bureau central :

—Votre nom ?

—Quincailier.

—Où habitez-vous ?

Cinquante ans.

—Votre âge ?

—Les Andelys...

—Vous ne les paraissez pas !

**

Un ancien magistrat, récemment nommé maire

de sa commune, procédait, l'autre jour, à son premier mariage.

Après la formule sacramentelle : "Au nom de la loi, vous êtes unis..." il ajouta involontairement, se croyant à la Cour d'assises :

—Vous avez trois jours pour vous pourvoir contre cet arrêt !

**

La langue française a quelquefois des cruautés inattendues.

La plupart des journaux, à propos du terrible accident de mercredi, ont imprimé sans sourcilier :

"La personne tuée est une Mme Chaumet qui était entrée là avec un billet de faveur !"

**

Au bureau de tabac rue L. kinal.

La jeune Aimée sert de la cigarette à un client.

De l'arrière-boutique, la patronne s'écrie :

—Avez-vous bientôt fini de servir monsieur ?

—Oh, là là ! Laissez moi toujours le temps de lui couper la chique.

**

Un pauvre bohème finit à l'hôpital, d'une piqûre de mouchon venimeuse.

"Pas de chance ! murmura-t-il, mourir du charbon après avoir vécu sans feu toute ma vie !"



La croissance de l'homme, illustrée par sa chaussure.

Au catéchisme.

—Combien y a-t-il de sacrements ? demande le prêtre à Toto.

—Il y en avait sept... il n'y en a plus que

six...

—Comment plus que six ?

—Mais oui, Monsieur l'abbé... Papa disait hier à ma-

man que la pénitence et le mariage ne font qu'un !

**

Un landau bondé de touristes s'arrête rue de la Scellerie, et le cocher, avec un geste large :

Voici le Théâtre-Municipal !

Et comme tous les touristes restent plongés dans une longue contemplation admirative, l'automédon ajoute :

—Cela a l'air grand, n'est-ce pas ?... Eh bien, à l'intérieur, c'est encore deux fois plus grand !

EN VIEILLISSANT



Elle.—M'aimeras-tu toujours quand je serai devenue vieille et sèche comme cette femme ?
Lui.—Voyons, mignonne, tu sais bien que oui.
Elle.—Dieu ! que tu es bête, tu sais bien que je ne lui ressemblerai jamais à cette espèce d'arrête de poisson.

VOIX NOCTURNES

(Pour le SAMEDI.)

Laisant voguer ma barque au souffle des zéphyrs,
 Je m'en vais emporté par la brise qui passe,
 Je m'en vais sans un but, dans la nuit, dans l'espace,
 Je m'en vais et j'entends des voix et des soupirs...

C'est l'hymne de la nuit aux mondes inconnus,
 C'est l'hymne de l'insecte à la fleur qu'il adore,
 C'est l'hymne de l'étoile aux vagues qu'elle dore,
 C'est l'hymne des esprits dans les ombres perdus.

Que j'aime à vous entendre accents pleins de tristesse,
 Bercez donc mes douleurs, ô bercez-les encor,
 Sous le grand ciel b'euâtre et sous la lune d'or,
 Endormez ma douleur, endormez-la sans cesse.

Endormez les désirs éperdus de mon cœur,
 Cette soif d'infini qui torture mon âme,
 Endormez, endormez cette brillante flamme
 Que verse dans notre être un besoin de bonheur.

O ma nacelle ! vogue au loin, loin de la grève,
 Laisse sur l'onde calme un sillage argenté,
 Moi je prête l'oreille, et dans l'immensité,
 Je crois apercevoir l'idéal de mon rêve.

H. DEMERS.

Usages du Monde

LA TIMIDITÉ ET L'AISANCE

Vous vous désolerez d'être timide, vous sentez que le manque d'aplomb vous rend gauche et contraint, vous retire toute l'élégance native dont vous êtes doué, et dont on ne s'aperçoit que dans le sanctuaire de la famille.

Consolez-vous, cela passera, surtout si vous ne vous préoccupez pas outre mesure du jugement que l'on peut porter de vos manières, si vous pouvez vous persuader que beaucoup de maladroites passent inaperçues, parce que l'attention des autres n'est pas constamment fixée sur vous. Continuez à aller dans le monde, peu à peu vous vous sentirez moins gêné, moins intimidé.

Vous êtes dans la situation d'un jeune soldat qui va au feu. Une balle siffle à son oreille, il se jette en arrière ou de côté ; un obus éclate... loin de lui, il courbe la tête. A la seconde bataille, il frissonne un peu moins fort. A la troisième, il tressaille à peine. Puis le voilà qui s'aguerrit, au point de plaisanter les boulets, en leur ôtant son képi, et de narguer la Mort qui fauche auprès de lui. Il est crâne, il est gai, l'habitude en a fait un vrai trouper.

Il en sera ainsi du jeune homme, de la jeune fille qui affrontent les feux des salons. La timidité, qui n'est pas sans charmes chez

les personnes jeunes, se change vite en aisance gracieuse, par l'usage du monde... comme on dit si justement.

Les gens sympathiques ne se font jamais remarquer par l'aplomb — qui a toujours quelque chose de désagréable et d'insolent pour les autres. Mais ils ont de l'aisance, ce que les êtres modestes et timides finissent par acquérir en se raisonnant un peu et par la fréquentation ininterrompue des gens du monde.

BLANCHE DE SAVIGNY.

LA SUPPUTATION DE L'AGE PAR LES DENTS

Le client.—Dites donc, garçon, le poulet que vous m'avez servi est vieux de quatorze ans, au moins.

Le garçon.—Comment pouvez-vous déterminer l'âge d'un poulet ?

Le client.—Par les dents.

Le garçon.—Par les dents ! Mais les poules n'en ont pas.

Le client.—Non ; mais j'en ai, moi.



Elle tint parole.

DANS LES GUERRES DE L'AVENIR

Le général.—Dites donc, capitaine !

Le capitaine.—Oui, mon général.

Le général.—Avez-vous sous la main un tube de Crooke ?

Le capitaine.—Oui, mon général.

Le général.—En ce cas projetez donc quelques rayons cathodiques sur ces fortifications, que nous puissions voir un peu combien il y a de troupes en arrière d'elles.

DISTRACTION

Le premier.—Tiens, comment vas-tu ? Et ta femme ?

Le second.—Ma femme ! Mais je ne suis pas marié.

Le premier.—C'est donc ça que je ne la vois jamais avec toi. Elle n'est pas malade, j'espère.

TOILE ET COTON

1er Gandin.—Pouvez-vous réellement faire une diffé-

rence entre des mouchoirs de toile et des mouchoirs de coton.

2me Gandin.—Parbleu ! C'est tout ce qu'il y a de plus facile.

1er Gandin.—Comment ça ?

2me Gandin.—Les mouchoirs que ma blanchisseuse me chipote sont toujours de toile.

SA RUINE

Le médecin.—Vous êtes presque usé. Il faut que vous cessiez tout travail de tête.

Le malade.—Mais, c'est la ruine que vous me prescrivez ! Je suis baribier de mon état.

Un duel dans l'ouest

L'Européen.—Un duel dans l'ouest ! C'est comme en Europe, je présume : ni l'un ni l'autre des duellistes n'a été touché ?

L'Américain.—Au contraire : tous les deux ont été tynchés par la ule.

UNE MAUVAISE JOB



Le barbier.—Les cheveux ou la barbe, monsieur ?

Le client.—Combien chaque ?

Le barbier.—15 cents les cheveux, 10 cents la barbe.

Le client.—La barbe.

Faites le savoir : BAUME RHUMAL, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons

PROPOS FÉMININS



Melle Nu-tête.—Oh ! mon Dieu, si l'une d'elles pouvait s'en aller ! J'aurais tant de choses à dire à l'autre de celle qui serait partie.

HISTOIRE TRISTE

(Pour le SAMEDI)

C'était à Roberval ; ce joli village qui s'endort bercé comme un enfant à la chanson si douce de son lac merveilleux dont les vagues s'allongent et meurent sur le sable d'or de ses grèves.

Il n'existait pas alors ce village, car il y a longtemps, bien longtemps... si longtemps que mon sang vif et chaud alors, s'est depuis alourdi et glacé dans mes veines ; si longtemps que les neiges de nombreux hivers amassées sur ma tête s'y sont fixées pour toujours...

De la colline où j'habitais, je descendais au long trot d'une cavale grise que j'aimais d'un amour d'Arabe. Bonne bête, elle semblait me trouver léger ce soir-là ; peut-être sentait-elle ma tête flotter dans le rêve...

Mais force fut de la mordre au pas dans le chemin boueux qui descendait vers la jolie rivière que l'on a affublée d'un nom si barbare.

Près du pont de l'embouchure s'élevait alors un moulin, un vieux moulin à l'immense roue de bois qui faisait tic tac, et tic tac aussi faisait mon cœur — ce pauvre cœur, jeune alors, si vieux aujourd'hui, aux ressorts usés par mille amours rêvés et vingt passions vécues !

Et plus j'approchais, plus il faisait tic tac, car au pied du moulin se trouvait une maison bien modeste et bien simple, mais que je transformais en temple, puisque c'est là que j'adorais...

Sous ce pauvre toit rustique elle vivait, l'adorée — elle, pour qui j'aurais voulu un palais...

C'était le 12 mai — vivrais-je cent ans je m'en souviendrais toujours ; il y a de ces dates que l'on n'oublie jamais et dont on doit se souvenir même au ciel.

Il faisait une nuit superbe.

Le lac était bleu, le ciel était bleu, et entre le lac et le ciel brillait merveilleuse une lune d'argent.

—Qu'il fait beau, me dit-elle dès qu'elle m'aperçut.

—Une nuit d'amour...

Son regard se détournant du mien, s'égara humide sur le panorama unique qui se déroulait devant nous.

A l'extrémité d'une pointe qui s'allongeait dans le lac et formait l'autre rive de la rivière, un feu était allumé, un feu de sarments secs qui jetait au loin des paquets d'étincelles. La flamme éclairait une tente et la faisait rayonner sous l'ombre dentelée de cèdres géants.

Une jeune sauvage grand et beau, — de cette beauté des bois, mâle et fière, — se tenait debout, les bras croisés, le regard perdu dans l'infini ; sur le seuil de l'humble hutte une jeune mère se tenait accroupie berçant un enfant et soupirant une mélodie au rythme mélancolique et suave qui, courant sur les vagues, parvenait jusqu'à nous.

—Si nous allions les voir ? me demanda-t-elle.

C'était peu prudent à cause des blocs de glace qui, descendant de la rivière, allaient se perdre au large ; mais pour elle, pour ma Stella, pour combler un seul de ses désirs, que n'aurais-je pas fait ?

Nous voilà donc dans un canot d'écorce qui se trouvait sur la berge, au pied des rapides, et en quelques minutes nous abordions sans encombre sur l'autre rive.

Les habitants des bois n'avaient pas bougé ; le feu brillait encore ; la jeune femme s'était tu et son œil se reposait, plein d'amour intense, sur la figure grave et rêveuse du jeune homme qui se tenait toujours immobile et droit.

Stella, extasiée, les regardait.

—Oh ! comme elle l'aime ! dit-elle ; puis me serrant la main dans une étreinte passionnée : C'est comme cela que je veux t'aimer ! c'est comme cela que je t'aime !...

Souvenir ineffable qui suffit à remplir une vie !

Nous restâmes quelques instants encore dans cette contemplation muette d'amour qui s'accordait si bien avec notre état d'âme.

Puis émus, ne voulant pas troubler cette scène intime, tout entier à notre amour, nous voulûmes retraverser.

Hélas ! je ne m'appartenais plus ; le bonheur me troublait profondément et mes pensées voltigeaient loin de la terre ; aussi, ne vis-je pas venir au milieu de la rivière un bloc de glace plus fort que les autres.

Il heurte notre canot qui, en versant, nous précipite dans l'onde glacée... Quand je reviens sur l'eau, au loin Stella flotte emportée par le courant. Je nage vers elle, je l'atteins, je la presse contre mon cœur...

—Nous allons mourir ensemble, dit-elle...

Un éclair illumine son visage... tout son corps se raidit, elle me tient comme dans un étau, ses membres crispés paralysent mes membres, et sa bouche se colle sur ma bouche dans un suprême baiser...

Mais je veux la sauver ; il ne me reste qu'un bras de libre, je nage vers la rive, bientôt j'y aborde et veux déposer sur le sable mon adoré fardeau ; mais, hélas ! dans son premier baiser, Stella avait exhalé sa vie... Stella était morte.

Montréal, 8 juillet 1896.

P. KNOB'S.

LE DANGER DES COLLISIONS

1er bicycliste.—Quand je suis en bicycle, je ne vois jamais sans frémir une femme traverser la rue en avant de moi.

2me bicycliste.—Le fait est qu'elles ont tant d'épingles après elles qu'on est sûr de crever son pneu dans un cas de collision.

DEVINETTE



Où donc est le mauvais plaisant qui trouble ainsi l'harmonie des voix ?

Emaux et Camées

CHRONIQUE VELOCIPEDO-ACROBATIQUE

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

(SUJET D'AMPLIFICATION POUR CEUX QUI VEULENT S'EXERCER A ÉCRIRE)

72ème

LA VALSE

Dans un flot de gaze et de soie,
Couples pâles, silencieux,
Ils tournent et le parquet ploie,
Et vers le lustre qui flamboie,
S'égarent demi-clos leurs yeux.

*Je pense aux vieux rochers que j'ai vus en Bretagne,
Où la houle s'engouffre et tourne jour et nuit,
Du même tournoiment que toujours accompagne
Le même bruit.*

La valse molle cache en elle
Un languissant aveu d'amour.
L'âme y glisse en levant son aile :
C'est comme un éternel retour.

Le jeune homme sent sa jeunesse,
Et la vierge dit : " Si j'aimais ?"
Et leurs lèvres se font sans cesse
La douce et fuyante promesse
D'un baiser qui ne vient jamais.

L'orchestre est las, les valse meurent,
Les flambeaux pâles ont décréu,
Les miroirs se troublent et pleurent,
Les ténèbres seules demeurent,
Tous les couples ont disparu.

*Je pense aux vieux rochers que j'ai vus en Bretagne.
Où la houle s'engouffre et tourne jour et nuit,
Du même tournoiment que toujours accompagne,
Le même bruit.*

SULLY PRUDHOMME.

MONDANITÉS

(Recueillies spécialement pour les lectrices du SAMEDI)

UN MOT HISTORIQUE.—L'esprit de la plupart des femmes, a dit Laroche foucauld, sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

UN BON PORTRAIT.—La photographie rend l'expression du moment ; un bon portrait doit exprimer les habitudes de l'âme sur la physionomie.

LE DIABLE QUI SE FAIT ERMITE.—Un proverbe a dit assez sottement : " Quand le diable devient vieux, il se fait ermite." Eh bien, ce mot-là est faux comme un jeton. C'est quand le diable est jeune qu'il prend ce déguisement comme il prend tous les autres.

FIGURES D'AIGUILLES.—Il faut se méfier parfois des piqûres d'aiguilles. Quand on travaille à de la tapisserie avec des laines de Hambourg, comme celles-ci sont très souvent teintées avec des matières toxiques, il faut, si on vient à se piquer, se plonger immédiatement le doigt dans de l'alcool camphré, ou même dans de l'alcool additionné de quelques gouttes d'acide phénique.

MOEURS ET COUTUMES.—Chez les anciens, les femmes, paraît-il, maniaient le rasoir. D'après Homère, quand la tendre et fidèle Pénélope, s'efforçant d'écarter les prétendants, pria pour le retour d'Ulysse, elle disait aux Dieux " Dès qu'il sera revenu je raserai son menton."

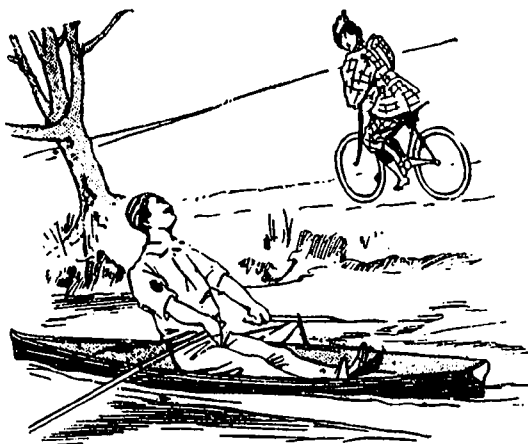
Le même usage existait, paraît-il, en France, sous les rois de la première race. Le premier jour de ses noces une femme devait faire la barbe à son mari, d'après une stipulation ordinairement faite dans le contrat du mariage.

Il en alla ainsi jusqu'au règne de Chilpéric.

A PROPOS DE PEINTURE.—Joseph de Maistre avait une sainte horreur des Beaux-Arts, qu'il proscrivait dans la Méthode d'éducation des Filles, et qu'il traduisait par cette formule : " Une femme est folle quand elle veut peindre à l'huile." Ce principe était opposé à celui de Michel Ange. Quand le Pape Jules II lui demanda de peindre la Chapelle Sixtine, il commença par refuser.

" Je suis sculpteur, dit-il, je ne suis pas peintre ; c'est par occasion seulement que j'ai fait des tableaux et dessiné les cartons de La guerre de Pise. Du reste, la peinture à l'huile est un art de femme, et les procédés de la fresque ne me sont pas familiers ; chacun son métier ; laissez-moi tailler du marbre."

HISTOIRE DES PARFUMS.—Nous trouvons dans les nouvelles diverses du *Constitutionnel* du 24 Février 1811, la curieuse réclame que voici : L'harmonie imitative n'a pas dit son dernier mot. M. Musard vient de nous donner une valse qu'il appelle Eglantine, et pendant laquelle les



I



II



III



IV

Il y avait une fois une bicycliste qui savait en même temps faire du trapèze. Un jour qu'elle pédalait sur le bord d'une rivière, elle vit un canotier disparaître sous l'eau avec son embarcation. Sans perdre une minute, etc., etc.

fraîches senteurs de cette fleur se répandent par toute la salle. Cet effort est dû à un nouveau procédé inventé par Rimmel, le célèbre parfumeur, qui l'a déjà appliqué au théâtre du Lyceum, où, chaque soir, il reproduit l'odeur des roses pendant une scène de féerie. Cet ingénieux système, qui s'adapte aux espaces les plus restreints comme aux plus vastes, depuis le boudoir jusqu'à la salle de bal, permettra de remplacer, par les suaves et bienfaisantes émanations des fleurs naturelles, les lourds aromates dont on s'est servi jusqu'à présent."

LE THÉ AU MAROC.—Au Maroc on ne boit pas de café, mais en revanche on absorbe une très grande quantité de thé.

Chez les riches Marocains, celui qui prépare le thé est souvent un parent, toujours un homme de confiance. Il échaude d'abord la théière avec de l'eau bouillante, puis il y jette le thé et le sucre et laisse infuser.

Au bout de quelques minutes, il se verse une tasse, déguste en aspirant bruyamment, remet le reste de la tasse dans la théière, ajout du thé ou du sucre, puis il déguste de nouveau jusqu'à ce que son palais soit satisfait. On sert alors les invités. Si vous n'avez pas le contenu de votre tasse, ce qui en reste est versé dans la théière et on procède à une préparation nouvelle, car l'usage veut que vous preniez trois tasses de thé, la première sucrée, les deux autres parfumées à la menthe ou à la vanille.

Les tasses changent naturellement de titulaires sans avoir été lavées.

L'ARMOISE DANS LE LANGAGE DES FLEURS.—Le mot *Armoise* vient d'*Artémis*, nom grec de Diane, en latin *Artemisia*,

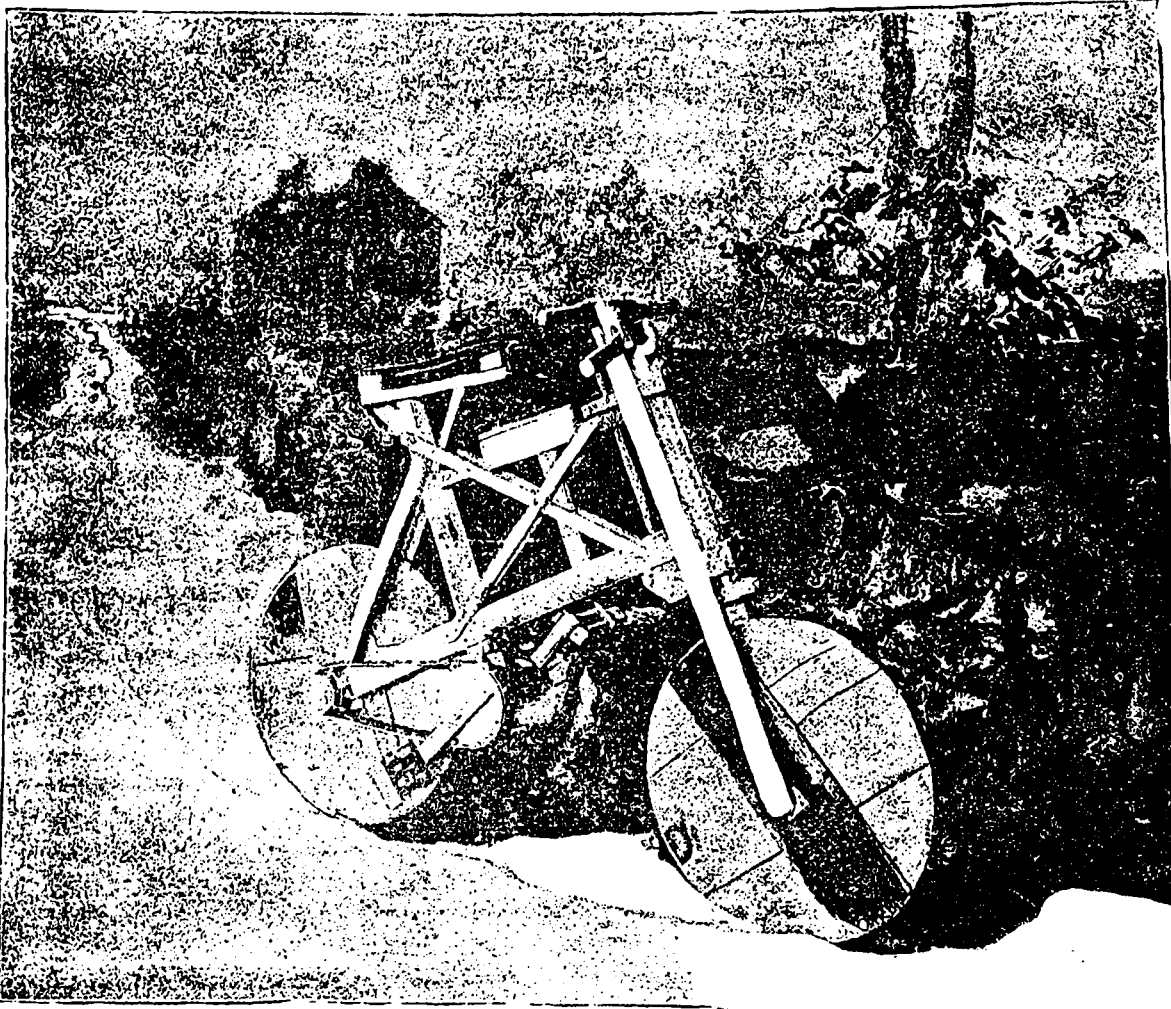
" La gloire d'imposer les noms aux herbes dit Plin, n'a seulement appartenu aux hommes, ainsi elle est venue jusqu'à enflammer le cerveau des femmes qui ont voulu avoir leur part. La reine *Artemisia*, femme du riche Mausolus, roi de Carie, fit tant par son industrie, qu'elle baptisa de son nom l'*Armoise*, qui auparavant était appelée *Parthénis*.

" Toutefois, il y en a qui tiennent ce nom d'*Artemisia* avoir été imposé à l'*Armoise* à raison de la déesse *Artémis* *Ilithya* (Diane), parce que cette herbe est particulièrement bonne aux femmes."

On l'appelle *Herbe de la Saint-Jean*, et la veille de cette fête, on avait coutume de garnir la tête des enfants d'une couronne d'*Armoise* pour leur porter bonheur.

L'*Armoise* est l'emblème du Bonheur et de l'Amour conjugal.

PILULES DE GELERI, Infaillibles contre le Mal de Tête Nerveux, Etourdissements, Constipation, Affections Biliéuses, etc., etc. Partout à 25 centims la Boîte



UNE BICYCLETTE DE 30 SOUS

Depuis quelques années, la bicyclette est devenue un instrument de sport intéressant et à la mode. — De nombreuses modifications y ont été apportées, son commerce a pris une grande extension, et les prix en ont beaucoup diminué ; malgré cela la bicyclette est souvent trop chère pour bon nombre de ses amateurs. Voilà qu'il vient d'être trouvé un nouveau modèle de machine qui n'est certes pas le dernier mot des perfectionnements de la mécanique, mais est le dernier mot du bon marché, ce qui est considérable. Elle n'a pas été construite par un savant ingénieur, mais par un jeune garçon que le désir a rendu ingénieux. Rêvant de posséder une bicyclette, mais dans une situation sans doute trop modeste pour s'en procurer une chez le bon faiseur, F. Dodson, qui est âgé de quatorze ans et Américain, naturellement, a fabriqué lui-même toutes les pièces de la machine qui sont en bois. La selle, formée de bandes de cuir, est munie d'une vis qui permet de les tendre quand elles se relâchent. La roue est en bois également, et la chaîne de transmission est remplacée par une courroie de cuir percée de trous. Et le tout, façonné et ajusté, revient à environ 30 sous.

Certes cela est moins léger que les bicyclettes de courses, moins confortable que les machines à pneumatiques, mais c'est si solide ! Quelques personnes, en regardant notre gravure, trouveront peut-être la plus récente création de l'industrie du cycle d'un style un peu bien primitif et disgracieux comme bicyclette de dame. Mais on ne peut pas avoir tout à la fois, et c'est déjà bien beau que ce petit échafaudage de 30 sous roule et se tienne en équilibre. Le propriétaire-constructeur a parcouru avec sa "bécanne" d'assez longs espaces ; il a même, nous dit-on, traversé New-York au milieu de l'active circulation des voitures.

Si l'on en croit le dessin, le chemin que suit la bicyclette dans sa marche n'est pas, il est vrai, toujours parfaitement rectiligne ; mais qu'importe ! par ce chemin sinueux le jeune inventeur arrivera peut-être à la gloire ?

P. F.

QUI TROP EMBRASSE MANQUE LE TRAIN

Ces jours derniers, un couple de jeunes mariés prenait, à la gare de Sainte-Ménéhould, deux billets de première classe pour Paris. Ils allaient faire leur voyage de nocce, se dirigeant sur la capitale d'abord pour ensuite filer à toute vapeur vers la côte d'azur.

Connais-tu le pays où fleurit l'orange ? chantonnait le jeune époux en arrangeant en artiste dans les filets les menus colis à la main et en déployant d'une façon savante sur les genoux de la mignonne petite femme les châles et les couvertures. En moins de quelques minutes, le compartiment, dans lequel ils avaient eu la chance de se trouver seuls, était transformé en un véritable nid d'amoureux.

Un quart d'heure se passe ainsi dans les préparatifs de tous genres, lorsque, revenu à la réalité, le jeune homme fit à haute voix cette réflexion :

— C'est curieux... le train ne part pas...

— Oui, répondit la jeune épouse, c'est curieux, le train ne part pas !

— C'est probablement que le train avait de l'avance.

— Mais oui, mon omi, c'est probablement que le train avait de l'avance!..

Après quelques nouveaux arrangements dans leur petit intérieur roulant, le voyageur regarda sa montre et constata qu'il y avait vingt-cinq minutes qu'ils étaient montés en wagon et que le train restait toujours stationnaire.

— Ça, c'est épatant tout de même, ils ne vont pas nous faire pourrir ici...

— Ça, c'est épa... ennuyeux. Si tu... si vous descendiez vous informer. En effet, du train où nous allons, nous serons longtemps pour arriver à Nice...

Le jeune homme ouvrit la portière et se trouva précisément en face du sous-chef de gare de service, qui parut pour le moins aussi étonné que lui et les deux questions furent faites en même temps :

— Nous ne voulons pas coucher ici...

— Qu'est-ce que vous faites dans ce wagon-là ?

Il y avait juste trente et une minutes que le train de Paris était parti !

Les pauvres mariés s'étaient trompés de train et étaient montés dans un wagon d'un train qui était en gare de Sainte-Ménéhould.

Jugez de leur mine déconfite, il fallut reprendre dare-dare le chemin de la maison paternelle où les parents et les invités ne les attendaient certainement pas, et re-

venir le lendemain à Sainte-Ménéhould pour reprendre le train de Paris que, cette fois, on ne manquerait point.

UNE BONNE PRÉPARATION

Le coiffeur. — Que pensez-vous du restaurateur de la chevelure que je vous ai vendu il y a quelque temps ?

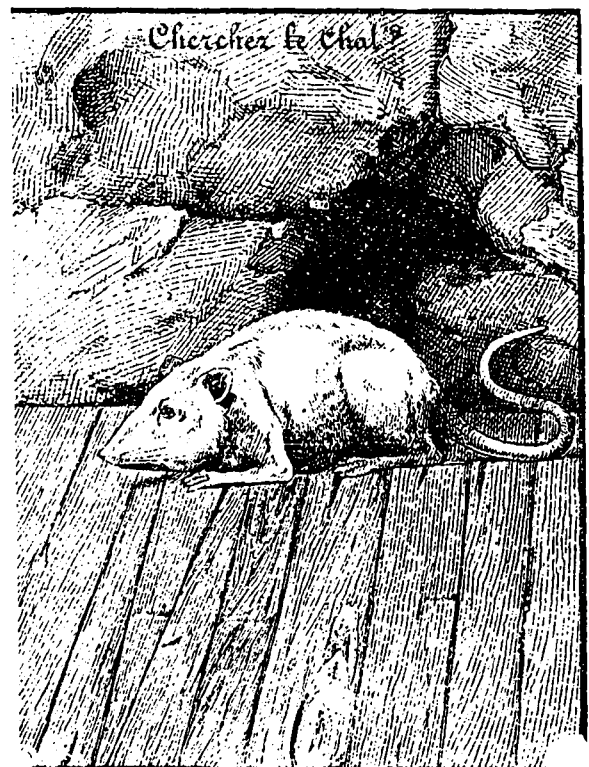
Le client. — C'est une très bonne préparation et qui vaut plusieurs fois le prix que vous m'en avez demandé.

Le coiffeur. — Elle a fait repousser vos cheveux ?

Le client. — Oh ! pas du tout, mais c'est le meilleur poison à rat que j'aie jamais vu.

L'Ague Cure d'Ayer est une préparation purement végétale, sans danger, et infaillible dans les maladies miasmatiques.

DEVINETTE



Cherchez le chat.

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le **BAUME RHUMAL**

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19^{me} Siècle

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante-Christ

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE VI

Le Baptême du Serpent

—Vous ne redoutez point la mort ?

—Je l'ai bravée cent fois,

—Même la mort qui vous saisit et contre laquelle il est impossible de se défendre ?

—Eprouvez-moi vous dis-je ; je suis prêt.

Mentalement, je fis une courte prière. Puis, je pensai aux quelques parents qui me restaient et qui étaient si loin de moi, habitant l'Europe ; je pensai aussi à miss Mary D... et au cantique à la Vierge qu'elle m'avait chanté la veille.

Ainsi que je venais de le déclarer, j'étais maintenant prêt à tout.

Le messenger que le frère Walder avait envoyé à Cresponi au restaurant, et que nous avions rencontré en route, arrivait alors, agitant les grelots de son bâton de coudrier fourchu.

A ce bruit, les portes du temple s'ouvrirent. Le messenger entra, secouant ses grelots plus fortement que jamais. Le frère Hobbs parut à son tour, et, me prenant par la main :

—Venez, me murmura-t-il à l'oreille, et recommandez-vous à notre dieu.

Je pénétrai avec lui et le courrier indien dans le temple. Le frère Hobbs me fit placer, ainsi que le messenger, au centre d'une sorte d'arène en fer à cheval, dont la partie ouverte faisait face à l'orient où trônait l'immanquable Baphomet. Tout autour de la petite muraille qui bordait l'arène, s'élevaient des gradins où prirent place des assistants. Les grandes et épaisses murailles du local étaient garnies de niches, comme celles destinées à des statues ; ces niches, en assez grand nombre, étaient occupées par des Indiens, qui avaient chacun à la main une sorte de flûte emmanchée dans une grosse Calebasse, mais qui ne jouaient pas de cet instrument dont j'avais déjà vu les charmeurs de serpents se servir sur les places publiques. La salle était éclairée d'une très douce lumière.

Un Indien apporta, dans un panier, un serpent vivant que le frère Hobbs piqua adroitement à la tête avec une petite fourche en fer ; le reptile se débattit un instant ; il fut tué.

Là-dessus, le frère Hobbs me commanda de me dépouiller de tous mes vêtements sans exception, et me remit un tablier maçonnique. Ce fut, avec le cordon de mon grade de Memphis, tout mon costume ; mes effets furent déposés sur un escabeau, auprès de moi. Le messenger se tenait à dix pas, ne cessant d'agiter ses grelots. Alors, le frère Hobbs traîna par terre le serpent fraîchement tué, comme pour faire une trace venant jusqu'à moi ; puis, avec un couteau, il dépeça le reptile et me frictionna le corps avec cette chair immonde et sanglante. Je ne comprenais guère ce qui se préparait. Enfin, le frère Hobbs renferma les restes du reptile dans le panier, un Indien l'emporta, et lui-même remonta à l'orient.

C'était le moment de l'épreuve.

Le messenger interrompit tout à coup l'agitation tapageuse de ses

grelots, et en même temps les Indiens juchés dans les niches commencèrent, doucement d'abord, la musique de leurs flûtes de charmeurs.

De diverses fentes qui crevassaient la petite muraille de l'arène, je vis, en peu de secondes, sortir des têtes de serpents. Bientôt, ils se répandirent, en rampant, sur le sol ; et, quand ils arrivèrent aux endroits que le frère Hobbs avait frotés, à l'instant, ils se redressèrent furieux, puis se traînant sur cette piste, la sentant, sillant avec rage, le cou gonflé, ils se dirigeaient vers moi. C'étaient des cobras-capellos, les plus venimeux des ophidiens, dont la morsure tue en une demi-heure à peine. En moins d'un quart de minute, les affreux reptiles s'étaient élancés sur moi, m'enlaçaient, le long des jambes, des bras, du corps. La musique des charmeurs avait élevé le ton, et seules ces modulations étranges calmaient la fureur des cobras. J'étais littéralement couvert de serpents. J'en avais qui, se cramponnant à moi par leurs derniers anneaux et repliant le haut du corps en arrière, retroussaient leur tête vers mon visage et dardaient sur mes yeux leur horrible regard. Leur odeur musquée me faisait mal au cœur, et mes cheveux se dressaient sur ma tête.

Cependant, la musique des charmeurs augmentait de plus en plus de force ; elle retenait les hideux reptiles. Je me gardai bien, comme on pense, de faire le moindre mouvement. Deux ou trois cobras, sortis de leurs trous après les autres, et n'ayant pas flairé la trace, avaient été sur le point de s'élaner sur le messenger ; mais il avait suffi à celui-ci d'agiter par quelques coups ses grelots pour les détourner de lui, et ils étaient venus grossir la masse grouillante qui m'enlaçait.

Je ne songeais aucunement aux assistants, sur les gradins ou à l'orient. Je pensais aux Indiens des niches, qui tenaient ma vie entre leurs mains. Si leur musique s'arrêtait, c'était pour moi la mort ; à la seconde même, j'eusse été mordu par une cinquantaine de cobras.

Soudain, j'entendis une voix, celle de Philéas Walder, qui se tenait debout, en face de moi, le coude appuyé sur l'autel du Baphomet.

—Frère messenger, dit-il, dessaisis-toi.

Le messenger me passa sa baguette de coudrier, en glissant son extrémité non fourchue dans ma main ; il fit cela de façon à m'éviter d'avoir à remuer le bras.

Walder reprit, en s'adressant à moi cette fois, d'une voix forte qui dominait la musique des charmeurs :

—Frère Bataille, si votre courage faiblit, agitez vivement la baguette, et les serpents vous abandonneront aussitôt.

Bien que ma situation fût épouvantable, je mis mon amour-propre à montrer que je n'avais point peur, et je ne bougeai pas.

Une minute, deux minutes, trois minutes encore se passèrent ainsi.

—Frère Bataille, s'écria de nouveau Walder, nous sommes fixés sur votre énergie ; vous êtes libre d'agiter les grelots.

Je m'entêtais à ne pas user de la permission.

Alors, ce fut le frère Hobbs qui prit la parole :

—Assez, assez, mon frère ! cria-t-il. L'épreuve n'a que trop duré. Ne jouez pas avec le danger, nous vous en prions. Débarrassez-vous des serpents.

A la vérité, j'étais à bout de forces ; mon sang se glaçait dans mes veines. Je secouai la baguette de coudrier aussi vivement que je pus. Les cobras, effrayés, se détachèrent subitement de moi, roulant les uns sur les autres ; mais, à peine à terre, ils aperçurent le messenger et fondirent sur lui en masse. Brusquement, la musique des charmeurs s'arrêta, et le malheureux, aussitôt mordu par les reptiles, poussa un cri effroyable de douleur, et s'affaissa sur le sol comme un bœuf assommé.

Cinq ou six Indiens qui se tenaient auprès de l'arène, armés de torches, firent irruption, présentant les flammes aux serpents, et les mirent en fuite, ceux-ci se réfugiant dans leur trous.



En moins d'un quart de minute, les affreux reptiles s'étaient élancés sur moi, m'enlaçaient le long des bras, des jambes, du corps. La musique des charmeurs avait élevé le ton, et seules ces modulations étranges calmaient la fureur des cobras. J'étais littéralement couvert de serpents ; leur odeur musquée me faisait mal au cœur. Je pensais aux Indiens des niches qui tenaient ma vie entre leurs mains ; si leur musique s'arrêtait, c'était pour moi la mort, à la seconde même.

Maintenant, le messager se tordait convulsivement. On l'emporta, pour essayer de le sauver, si cela était possible.

Moi, je me tâtais ; j'étais étonné d'être encore vivant. Je quittai l'arène et me rhabillai en un tour de main. Ce fut à qui vint me féliciter. Le frère Walder lui-même me complimenta chaleureusement, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il paraît, en effet, — ce fut lui qui me le dit, — que les visiteurs soumis à l'épreuve des serpents s'empressent, en général, d'agiter la baguette de coudrier, dès qu'ils en savent l'usage et qu'on la leur a mise en main.

On planta des tores enflammés dans l'arène, devant les trous de cobras, pour éviter leur retour ; en outre, on suspendit un moment la séance, afin d'aller prendre des nouvelles du messager.

Il était étendu dans la salle des pas-perdus ; des médecins indiens pansaient ses plaies, le frictionnaient, l'enduisaient de je ne sais quels onguents, lui versaient dans le gosier je ne sais quel cordial.

— Il ne mourra pas, prononça enfin l'un d'eux ; il ne mourra pas, pourvu que notre Dieu le protège !

Nous rentrâmes dans le temple ; le frère Hobbs me donna place auprès de lui. Tandis que le secrétaire lisait, en ourdou-zaban, un procès-verbal quelconque, mon voisin m'expliquait à demi-voix que ce n'était pas par accident, par suite d'une fausse manœuvre des musiciens charmeurs, que le messager avait été mordu par les reptiles. Les choses se passent toujours ainsi, afin que le visiteur, admis exceptionnellement aux mystères du palladisme indien, sache bien que sa vie a été réellement à la discrétion des chefs de l'assemblée théurgiste, afin qu'il ne s' imagine pas qu'il ne s'est passé qu'une comédie, avec des serpents apprivoisés et rendus inoffensifs par l'extraction des crocs à venin ou tout autre procédé de jongleurs. L'épreuve est donc atrocement sérieuse ; et, chaque fois que je me la rappelle, je ne puis m'empêcher de penser aux ridicules plaisanteries des loges françaises. A l'initiation du deuxième degré au rite d'Adoption, notamment, il y a un serpent qui joue un rôle dans un cabinet de verdure, serpent qui sert à effrayer le récipiendaire ; mais la récipiendaire a les yeux bandés et le serpent est en cuir bouilli, à ressorts. Chez les frères du Palladium, à Calcutta, on vient de le voir, le visiteur n'a aucun bandeau sur les yeux, et c'est à des cobras bien vivants qu'il est livré, sans autre défense qu'une musique de charmeurs, qu'un signe du grand-maître peut interrompre ; ce qui équivaldrait à un arrêt de mort.

Cependant, on apporta sur une espèce de civière, garnie d'étoffe de pourpre à franges d'or, le messager, qui paraissait aller mieux, mais qui geignait néanmoins, comme s'il souffrait encore beaucoup. Quatre Indiens le portaient ; ils le déposèrent à l'orient, devant l'autel.

Le grand-maître, — un riche filateur de soie, — prononça gravement ces mots, en anglais :

— Mes frères, demandons à notre Dieu tout-puissant le salut du messager dévoué qui s'est offert comme victime, pour aider à prouver que nos mystères sont vraiment inaccessibles aux cœurs timorés.

A l'autre extrémité de la salle, un officier de la loge répéta la phrase en ourdou-zaban.

Sur un signal du grand-maître, tous les assistants se mirent à genoux. Un maître des cérémonies ouvrit un gros livre, qui était déposé aux pieds du Baphomet, et qu'on appelle l'*Atharvana-Véda*, le plus ancien livre de théurgie indienne, contenant des formules de consécration, d'expiation, d'imprécation, etc. Le grand-maître y lut un appel à la protection de Brahma-Lucif. Puis, il prit un sifflet d'argent, pendu à l'extrémité de son cordon, et siffla sept fois très fortement.

Alors, la porte d'entrée s'ouvrit, et une jeune dévadase parut.

Les dévadasis sont en quelque sorte les vestales indiennes. Elles sont choisies parmi les familles Vaïcia et Soudra et consacrées aux fêtes du culte. Toutes les sectes ont leurs devadasis, aussi bien les lucifériens que les bouddhistes.

Cette jeune fille-ci était remarquablement jolie ; l'éclat papillotant des paillettes de son costume faisait ressortir encore sa beauté. Elle s'avancait avec des ondulations de hanches. Un serpent était enroulé autour de son cou.

Le grand-maître donna un coup de sifflet, et tout le monde se releva.

— Sœur Saoundiroun, dit le grand-maître, c'est notre Dieu qui t'envoie pour la guérison d'un de nos frères dont l'existence est en péril. Tu vois l'infortuné (il montrait le messager). Fais ton œuvre, et nous ferons la nôtre.

La dévadase se pencha sur le messager dont le corps était couvert de blessures, et, du doigt, elle les toucha l'une après l'autre. Ensuite, elle souilla sur le visage. Enfin, elle cria :

— Lucif !... Lucif !... Lucif !...

Le grand-maître s'approcha d'elle, prit ses mains dans les siennes, et ils s'embrassèrent tous deux.

Elle détacha de son cou le serpent qui y était enroulé, et, le tenant un peu au-dessous de la tête, le présenta au grand-maître.

Pendant ce temps, des maîtres des cérémonies avaient apporté

un vase rempli d'eau, une croix en bois, un large plateau d'argent rempli de fruits.

La croix fut immédiatement fixée, droite, sur l'estrade. Saoundiroun y accrocha son serpent. Le vase fut placé auprès du grand-maître. Quant aux fruits du plateau, la dévadase les mordit et les distribua à tous les dignitaires de l'orient, qui y mordirent à leur tour.

— Serpent, fit le grand-maître en aspergeant le reptile avec ses doigts qu'il trempait dans l'eau, serpent, au nom de Brahma-Lucif, je te baptise. Que le père de toutes choses t'accorde longue vie ; que les fils du divin père te vénèrent désormais, au lieu d'être pour toi des ennemis ; que l'esprit saint te communique tous les dons du ciel. Ainsi soit-il.

Chacun des dignitaires qui siégeaient à l'orient, le frère Walder le premier, vinrent à tour de rôle répéter cette simagrée et cette formule de baptême satanique. Et, après avoir baptisé le serpent, ils mettaient un genou en terre devant Saoundiroun, qui les embrassait sur le front ; seul, le frère Walder s'abstint de genuflexion, et il s'embrassa avec la dévadase comme le grand-maître avait fait.

Alors, Saoundiroun reprit le serpent docile qui servait à ces nomeries impies ; elle le déposa sur le messager, toujours couché ; le reptile se traîna, dolent, sur lui, et finalement s'enroula à son cou.

— Dieu tout-puissant, s'écria le grand-maître, tu as permis que notre frère messager fût blessé à mort par les cobras de ton sanctuaire ; daigne maintenant donner le salut à notre frère par la vertu du serpent à toi consacré par le saint baptême.

Et il ajouta :

— Prions, mes frères.

Tout le monde, y compris Walder et la dévadase, se mit à genoux, les mains tendues vers le Baphomet. On récita, dans cette posture, la prière suivante, les Anglais d'abord en leur langue, puis les Indiens en ourdou-zaban :

— Père bien-aimé, maître suprême des mondes, toi que nous adorons dans ce temple qui est la paix de tous les hommes, entends la voix de tes enfants, exauce leurs supplications. Nous renouvelons à tes pieds notre serment de combattre jusqu'à notre mort la superstition maudite, et quand sonnera notre dernière heure, nous serons, ô Père tout-puissant, dignes de toi par les effets de ta grâce, et heureux, notre tâche accomplie ici-bas, heureux d'entrer dans les délices éternelles de ton ciel de feu. Amen."

Je m'étais agenouillé comme les autres, on le conçoit ; mais, étant étranger au rite, je n'eus pas à réciter avec eux cette prière à la divinité palladique.

Sur un coup de sifflet du grand-maître, tout le monde se releva. Je vis alors un spectacle étrange. Le messager se souleva sur sa couche, l'air un peu endormi, seulement ; il fit quelques mouvements, se mit debout, et aussitôt toutes les blessures dont son corps était couvert s'ouvrirent comme de petites bouches, laissant échapper des filets de sang noir et corrompu qui strièrent instantanément sa peau. Il se prosterna avec ferveur devant l'autel diabolique, embrassant le sol à plusieurs reprises.

— Notre frère est sauvé, dit le grand-maître ; le baptême du serpent a produit sa vertu efficace ; notre Père bien-aimé a accueilli favorablement nos supplications. *Gloria in excelsis Deo !*

D'une seule voix, tous les assistants répétèrent :

— *Gloria in excelsis Deo !*

Saoundiroun reprit son serpent au messager et s'en alla.

— Notre œuvre est finie ici, mes frères, proclama le grand-maître ; quittons le Sanctuaire des Serpents, et rendons-nous au Sanctuaire du Phénix.

Nous sortîmes donc, processionnellement, de ce premier temple.

CHAPITRE VII

Le Mariage des Singes

Tous ces temples sont différents les uns des autres. Tandis que l'éclairage du premier est d'une modération excessive, le second brille d'une illumination invraisemblable. Le Sanctuaire du Phénix, où je venais de pénétrer avec le cortège, était, en effet, éclairé par des bougies placées partout en quantités considérables de groupes de trente-trois, et tous ces feux étincelaient et se reflétaient dans une splendide mosaïque de petits miroirs, gros comme le poing, dont la voûte et les murailles sont incrustées ; en outre, cette ornementation est encore rehaussée par des pierreries semées çà et là à profusion. C'était un éblouissement féérique, un ruissellement, une inondation de lumière.

(A suivre)

2. La premier' letr' que re voit Pier-re. L'é-tait plein de fleurs. L'é-tait plein de fleurs. L'é-tait plein de fleurs.

3. La premier' fois que Pier-r'ém-brasse. Pier-re il sou-pi-ra. Pier-re il sou-pi-ra.

La deu-xiem' letr' que re-çoit Pier-re. L'é-tait plein de fleurs. L'é-tait plein de fleurs.

La deu-xiem' fois que Pier-r'ém-brasse. Pier-re il sou-pi-ra. Pier-re il sou-pi-ra.

3. Sen va trop, voir son ca-pi-taine. Pier-re il sou-pi-ra. Pier-re il sou-pi-ra.

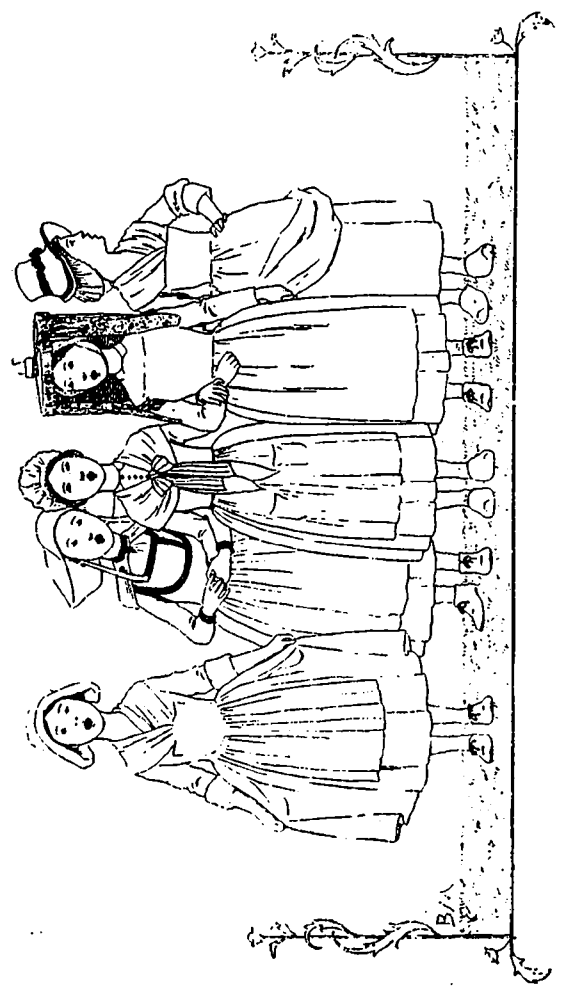
4. Que de rez-sous-gens de Gire. Pier-re il sou-pi-ra. Pier-re il sou-pi-ra.

5. Pour al-ler voir ma me-tro-pole. Donnez-moi mon conge. Donnez-moi mon conge.

6. Pour al-ler voir ma me-tro-pole. Donnez-moi mon conge. Donnez-moi mon conge.

7. Qui s'mour-t de re-grets. Qui s'mour-t de re-grets.

8. Qui s'mour-t de re-grets. Qui s'mour-t de re-grets.



PIERRE ET SA MIE

CHANSON POPULAIRE DES PROVINCES DE FRANCE
recueillies et harmonisées par JULIEN TIERSOT

CHANT

1. Quand Pierre
4. Quand Pierre

Modere

PIANO

par-tit pour l'ar-me. Sept ans est res-té. Sept ans est res-té.

fut sur la col-line. En-fondit son-ner. En-fondit son-ner.

A ceux qui

se sa-mie à que-noble. Qui s'mour-t de re-grets. Qui s'mour-t de re-grets.

le part-a-ent en terre. Laissez-moi l'em-bras-ser. Laissez-moi l'em-bras-ser.

MENUET DE L'ŒIL CREVE
de HERVÉ
Opéra-Bouffes

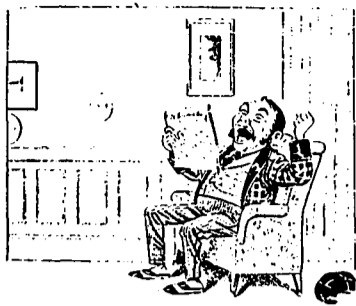
All.^o moderato

PIANO

Tempo 1^o

(A suivre)

UNE BONNE HISTOIRE



I

M. Chose — Dieu ! la bonne histoire à propos de ces chapeaux de femme, ah ! ah ! ah !



II

Mme Chose. — J'entends rire mon mari, c'est le temps de lui présenter le compte de ma modiste.



III

Mme Chose. — Tiens, mon chon, voici ce que m'envoie ma modiste : c'est joli, hein !



IV

M. Chose. — Maudits journaux qui se moquent des maris appelés à payer des comptes de modistes.

CHANSON TRISTE

Les cieux sont en pleurs,
Le vent sèche leurs
Mille yeux bleus de nonne ;
Son chant monotone
A de longues pauses ...
... Et ces chants navrants
Font pleurer les roses.
Il fait triste et froid
Ainsi soit !

Oh ! le bruit étrange,
Comme un long sanglot !
Oh ! le bruit de l'eau
Tombant sur la fange !
Oh ! l'étrange bruit !
— Mon âme navrée
Pleure dans la nuit —
La nuit délabrée —
Il fait triste et froid
Ainsi soit !

Sa lente tristesse,
Fait crier mon cœur
Tout las de jeunesse
Ivre de torpeur ! —
— La tristesse lente —
— Un grand oiseau noir,
M'a volé l'espoir
Pendant la tourmente !
Il fait triste et froid
Ainsi soit !

LÉON PINARD.

LÉTTRE DE PARIS

Paris, juillet 1896.

Il y a quinze jours, Jules Simon était certes l'un des hommes en vue les moins estimés. On constatait sa valeur, son talent comme journaliste, même comme écrivain, et enfin comme orateur. Mais on méprisait son caractère et on le qualifiait ouvertement de cuistre de sacristie et de "sale jésuite" de robe courte.

La semaine dernière, changement à vue. Toute la presse lui donne à l'envie de l'encensoir sur le nez. On lui trouve tous les talents, toutes les bontés, toutes les qualités : on ne découvre pas un crapaud dans ce parfait diamant. Tout cela, parce que, dans l'intervalle, il est mort.

Loin de moi, l'audacieuse pensée de décider si Jules Simon était "une fichu crapule" ou un ange du ciel descendu sur la terre.

DEVINETTE



Où sont les autres oiseaux ?

Mais, ce que je puis déclarer sans ambages, c'est que mes contemporains étaient :

Où, il y a quinze jours d'ignobles délinéurs ;
Où, sont depuis, de fameux Jean-foutres.
Les voilà en *choix* (pardon, c'est la chaleur !...)

* * *

Donc, le Grand-Prix de Paris a été couru, une fois de plus, à Longchamps, au milieu d'une affluence de gens du monde, d'imbéciles et de voleurs. Les chauvins ont constaté tout d'abord avec un sensible plaisir, qui a fait vibrer leur fibre nationale, que, cette fois les Anglais n'ont pas envoyé de concurrent aux quinze chevaux inscrits.

Ils ont eu peur, crient les chauvins

La vérité est que les Anglais, toujours pratiques, n'ont pas voulu se déranger pour passer l'eau et disputer un prix dont ils pouvaient gagner quatre ou cinq équivalents sur leur propre territoire.

Cent mille francs, il est vrai, représentaient encore quelque chose vers la fin de l'empire. Deux cent mille passèrent pour un denier sortable, jusqu'à l'exposition dernière. Mais, depuis on n'ose plus guère parler que par cinq cent mille francs, et bientôt le million sera devenu une unité comparable à celle que représentait un billet de mille francs vers 1811.

Vous savez très bien, n'est-il pas vrai, que le gagnant de dimanche est Arreau et vous vous en fichez ?

C'est tout juste comme moi. Je n'insiste donc pas.

* * *

J'aime mieux jeter un coup d'œil, dans les gazettes, sur les gens chics qui honorent de leur présence cette solennité hippique. Tous les journaux, naturellement consacrent la première place au président Fauro. Ils louent son attelage, qu'ils aiment à déclarer correct. Il ne manquerait plus que ça, qu'avec la liste civile qu'ont lui sert, il vienne dans une vieille guimbarde remorquée par des haridelles n'ayant que la peau sur les os !

Les journaux sérieux citent les messieurs et les dames du monde officiel ; toute la "grosse légume" y est passée en revue.

Mais les journaux du boulevard, se fichent pas mal du monde officiel. La seule chose qui les occupe, ce n'est pas le monde ;

Ce n'est pas le demi monde ;

Ce n'est même pas le quart de monde ;

C'est le monde qui fait le quart le long des colonnes des journaux qui commencent leurs listes de notabilité mondaine de la façon suivante :

"Clémence de Pibrac, dans une ravissante robe de mousseline de soie rose plissée accordéon avec entre deux de guipure, grande capeline garnie de pavots blancs ; les sœurs de Verrey en robe rose et bleu ; Naudetto Stanley, robe écru sur fond mauve ; miss Tancet, en piqué blanc, chapeau garni de coquelicots ; Stella Galinetti, Jane Duparc, aujourd'hui très bien habillée en mousseline blanche garnie de plissés de valenciennes ; Georgette Dufoyer, très élégante en soie brochée ; Eugénie Fongère, robe de broderie écru ceinture vieux rose ; Madge de Hermet, Jane et Nini d'Hervilliers, deux revenantes ; Jane Michel, qui aujourd'hui n'avait pas mis la même toilette que sa grand'maman."

* * *

Quand vous me demanderez qui diable peut trouver intérêt à lire ça, je vous répondrai que c'est là le cadet des soucis du rédacteur du journal. Chaque citation le défraye d'avance de sa peine et l'on voit qu'il y a de bonnes petites amies qui n'hésitent pas à se cotiser, afin de fournir un bon petit éreintement à l'une d'entre elles, qu'elles ont, pour l'instant, fort particulièrement dans le nez.

Oh quel monde ! quel joli monde !

Et penser que ce sont les aquatiques de plume qui rédigent toutes ces jolies petites saloperies, qui se présentent avec un impeccable toupet en province et à l'étranger, comme y représentant la presse parisienne !

PARIS.

LA QUESTION DU VENEZUELA

Un journal américain prédit qu'il y aura du trouble aux Etats-Unis quand la commission américaine du Venezuela fera son rapport au Congrès ; mais il ajoute que ce ne sera pas d'ici à cent ans.

La Salsepareille d'Ayer guérit les affections du foie, les dérangements des femmes, les rhumatismes, et toutes les maladies du sang.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SOUELETTE

Par GEORGES PRADEL

SECONDE PARTIE

L'AMOUR D'UNE ESPIONNEI — UNE VICTIME — *Suite*

La voiture s'arrêta à la Ville-aux-Roux, car, par là, c'est partout des villes, ces hameaux composés d'une douzaine de feux, pour la plupart sans chapelle.

Alain sauta à terre d'un bond.

Si leste que pût être Yvonne, elle y mit plus de façons, la secouée avait été par trop rude.

Le matelot attacha Penru, qui mouillait à peine, à l'avent d'un bouchon tout pareil à celui de Quinefec, son maître ; les cabarets se ressemblent tous et l'homme et la femme, par un sentier en pente roide, se dirigèrent vers la côte.

La nuit arrivait, nuit claire, avec une lune toute blanche à laquelle venaient en aide des milliers d'étoiles.

Devant eux, sur la pointe de la Varde qui s'avance dans la mer, pareille à un éperon de cuirassé, et un peu au-dessous, avec ses lanternes déjà allumées, le fort du même nom, qui se dressait du milieu des roches, semblable à un milan au repos.

Au loin, sortant de l'eau d'un bleu sombre, le soleil, se couchant dans un nuage de poudre, dorait un roc couvert de mousse et de fougères que l'on appelle le Grand-Davier.

Le flot, achevant sa montée, brisait doucement sur les dentelures des roches. Le ressac, bien léger en cet endroit rendait un bruit sourd et monotone.

Sur une pointe en saillie, Alain et Yvonne aperçurent bientôt une silhouette noire qui se dessinait dans l'ombre des lointains.

Yvonne s'arrêta.

Quand je te le disais, murmura-t-elle, c'est elle, c'est Madeleine.

— Je le savais bien aussi, répliqua Alain sur le même ton.

Durant tout le trajet, l'homme et la femme n'avaient pas échangé dix paroles.

Maintenant ils éprouvaient le besoin de se confier leurs impressions.

La créature assise sur la roche en saillie, au-dessous de laquelle la mer battait en clapotis, était effondrée sur elle-même.

Dans le bleu foncé, elle ne perdait pas la mer de vue.

Fixe, la tête, basse, les épaules courbées, elle demeurait immobile, perdue dans une contemplation profonde, indifférente, à ce qui pouvait se passer autour d'elle.

Doucement, avec une lenteur calculée, Yvonne et Alain étaient arrivés jusqu'à quelques pieds d'elle.

— Alors, toi, fit la Blohic à son mari, parle-lui, mais bien doucement, faut pas la faire pleurer.

Le matelot obéit, et avec une douceur infinie que l'on n'aurait pu attendre de cet être tout en force :

— Mademoiselle Madeleine ! Mademoiselle Madeleine, lui dit-il, vous allez prendre froid.

Celle qu'il appelait ainsi ne tressaillit point, elle leva peu à peu la tête, et répondit d'une voix calme, et tout à la fois vibrante :

— Tu dois avoir raison, mon bon Alain. Oui, je crois qu'il en fait tard.

Alors elle se leva, et rapprochant ses doigts de sa bouche, elle envoya des baisers à travers l'espace.

— Dors !... mon bien-aimé, murmura-t-elle, dors ! Madeleine n'a pas changé.

.....
Une histoire bien triste que celle de Madeleine.

M. Bingler, le père, était ingénieur en chef des constructions navales, attaché au port de Lorient.

Madeline était sa fille unique.

Propriétaire d'une grosse fortune, la jeune fille était une héritière recherchée. Mais Madeleine laissait voltiger autour d'elle sans prendre garde, les courtisanes de dot.

Depuis longtemps, bien longtemps, du plus loin qu'elle se rappelait ses pensées, elle aimait.

Celui qu'elle avait ainsi choisi était un compagnon d'enfance, Henri de Germont, plus âgé qu'elle de six à huit ans.

M. de Germont, le père, enlevé brusquement par une attaque d'apoplexie, était l'un des grands amis de M. Bingler.

Elève du collège de Lorient, Henri de Germont se préparait à

l'École navale. Naturellement, à la mort de son père, M. Bingler était devenu son correspondant. Tous les jours de sortie, il voyait Madeleine, et insensiblement, dans ces deux jeunes cœurs, l'amour avait remplacé une amitié fraternelle.

Lorsqu'au retour d'une longue campagne qui avait duré trois ans, Henri retrouva Madeleine, le premier regard de la jeune fille lui apprit qu'il était aimé de cet amour tant désiré, tant rêvé, alors que, durant ses longs quarts nocturnes, sa pensée s'envolait vers l'enfant qu'il avait laissée sur la terre de France.

M. Bingler avait exprimé une volonté formelle. Il trouvait sa fille beaucoup trop jeune, ainsi que Henri du reste, et il exigeait que le mariage ne se célébrât qu'après la nomination du jeune marin au grade de lieutenant de vaisseau.

Mais la mort emportait M. Bingler aussi subitement que son ami, M. de Germont.

Madeline demeurait seule dans la vie.

Elle avait bien à Paris une vieille tante, sœur aînée de M. Bingler.

Après avoir été s'installer auprès de cette parente qu'elle n'avait jamais vue jusqu'alors, elle dut renoncer à partager l'existence de celle-ci.

Mlle Angélique Bingler ne justifiait nullement son nom. Vieille fille dans toute l'acception désagréable que peut comporter ce mot, avare, acariâtre, elle fit un enfer de sa maison à l'orpheline qui était forcée de lui demander l'hospitalité.

Mais Madeleine était une créature énergique, incapable d'endurer longtemps le supplice que lui imposait sa vieille tante.

Elle planta là tout net Mlle Angélique, qui n'éprouva de cet abandon qu'un soulagement indicible et ne cria à l'ingratitude que pour la forme.

Et elle s'installa toute seule dans cet hôtel minuscule, acheté de ses propres deniers, dans les environs du parc Monceau.

Quand nous disons seule, nous commettons une erreur.

Madeline avait fait venir auprès d'elle Yvonne Blohic, sa nourrice, établie avec son homme Alain, tout auprès de Saint-Malo, à la Briantais.

Alain tenait à sa bourgeoise, il s'était fait un brin tirer l'oreille ; mais Madeleine ayant dit qu'elle était malheureuse, Yvonne n'avait pas hésité. Et tout droit, avec son petit baluchon, elle était arrivée à Paris.

Madeline Bingler ne mentait point.

Un autre malheur était venu fondre sur elle aussitôt après la mort de son père.

Dans l'amour d'Henri de Germont, elle avait remarqué un changement notable.

Les visites du jeune homme s'espaçaient, il devenait froid, distrait auprès de sa fiancée.

Elle en était sûre, entre eux il y avait un secret.

Lequel ?... Une femme !...

Henri était détaché depuis quelques mois au dépôt des cartes et plans. Il venait d'être nommé lieutenant de vaisseau et faisait partie de la Commission chargée de la nouvelle ligne de défense des côtes.

Plus elle y réfléchissait, plus Madeleine était convaincue qu'entre elle et Henri il se trouvait à cette heure une femme... un autre amour, une autre passion.

Et une affreuse jalousie lui déchirait le cœur.

Alors, elle voulut savoir !... Elle voulut la preuve de son malheur... Et seule, cachée dans un fiacre, elle s'en fut épier à quelque distance de sa porte, Henri de Germont.

Le hasard, lorsque l'on a un malheur qui vous menace, vous précipite d'ordinaire dans le chagrin.

Madeline n'attendit pas longtemps.

Un petit coupé élégant stationnait devant la porte de l'infidèle. Madeline devinait qu'une femme, la rivale, celle qui lui volait le cœur d'Henri, se trouvait dans le coupé.

M. de Germont sortit de la maison qu'il habitait, et, d'un pas précipité, se dirigea vers le coupé.

La portière s'ouvrit, il monta et l'attelage tournant sur lui-même partit au grand trot, passant devant le fiacre, où Madeleine, pâle, éperdue, attendait la preuve vivante du parjure.

Henri aperçut sa tête décomposée à la portière.

Il se rejeta en arrière... Trop tard !... elle l'avait vu ! la malheureuse ! tenant dans ses bras une jeune femme, élégante, et merveilleusement jolie.

Le soir même, M. de Germont recevait un billet laconique de Madeleine qui lui rendait sa parole.

Yvonne Blohic arriva tout juste à Paris pour essuyer les larmes de sa fille chérie.

Un mot pour expliquer cette affection, et aussi comment Yvonne était devenue la nourrice de Madeleine.

Alain avait servi à Lorient, c'était, pour employer le mot technique, son port d'attache. Et il s'était marié comme quartier-maître ; Yvonne, au moment où il allait partir, perdait une petite

Si vous toussiez prenez le

- - - -

BAUME RHUMAL

filles en tout bas âge. M. Bingler avait appris le malheur qui frappait la pauvre créature, et pendant cinq ans, tout le temps de la durée de la campagne d'Alain, Yvonne avait pris soin de la petite Madeleine. Et tous les ans, la nourrice venait voir sa fille chérie à Lorient, et passer un mois, deux mois dans la maison de M. Bingler. Aussi adorait-elle Madeleine,

—Tu es malheureuse ! ma fille, lui dit-elle en arrivant à Paris, à l'aspect de ce charmant visage décomposé par la douleur. Tu es malheureuse ! Je reste auprès de toi ! Quant à l'autre, le chenapan qui est assez aveugle et assez bête pour ne pas adorer un diamant comme toi, tu verras si cela ne lui porte pas malheur.

Yvonne ne croyait pas si bien dire.

M. de Germont n'avait pas répondu au congé de Madeleine.

Trois mois s'écoulèrent sans que Mlle Bingler entendit parler de celui qui avait manqué à la foi jurée.

Puis tout à coup une nouvelle épouvantable, écrasante.

Les journaux annonçaient la mort d'Henri de Germont.

Cette mort était entourée de circonstances mystérieuses.

Le jeune officier, membre de la commission de la défense des côtes, s'était noyé, non loin de Saint-Malo, tout auprès du fort de la Varde, où l'avaient appelé les exigences de son service.

Ce fut un journal qui annonça brutalement à Mlle Bingler la nouvelle de la catastrophe.

D'abord elle ne voulut pas y croire.

—Ce n'est pas vrai, répétait-elle, nager, c'est l'exercice du corps qu'il faisait le mieux... Il est impossible qu'il se soit noyé non loin de la côte. Je ne le crois pas.

Hélas ! il n'était que trop vrai.

Le lendemain la poste apportait un pli cacheté à l'adresse de Mlle Bingler.

Il était cacheté aux armes des de Germont qu'elle connaissait si bien.

—Quand je te disais, Yvonne, qu'il n'était point mort !

D'une main fébrile elle déchira l'enveloppe, et à demi-voix, devant Yvonne, elle lut les premiers mots :

« Ma bien aimée Madeleine, pardon ! quand vous lirez ces lignes, j'aurai cessé de vivre ! »

Elle n'acheva point, la malheureuse !

Un grand cri et, battant l'air de ses bras, elle tomba raide sur le parquet.

Yvonne s'était précipitée. Elle relevait la pauvre créature.

Trois mois entre la vie et la mort, dans les convulsions d'une fièvre cérébrale.

Puis un jour, tout danger passé, elle recouvra la raison ! ou du moins une partie de la raison.

—J'ai reçu une lettre d'Henri, telles furent les premières paroles qu'elle adressa à sa nourrice.

—Donne-la moi, ajouta-t-elle.

La Blohic avait serré la lettre, se gardant bien de la lire, ce que lui défendait sa discrétion, son honnêteté bretonnes.

Cependant, elle hésitait.

La lecture de ce papier de malheur n'allait-il pas jeter de nouveau Madeleine dans les bras de la mort ?

—Donne, nourrice, avait insisté la jeune fille, donne, je veux avoir cette lettre.

Alors, lentement, sans un soupir, sans une larme, elle avait lu cet adieu suprême.

Yvonne qui la surveillait à distance l'avait seulement entendue murmurer à diverses reprises :

—Oh ! l'infâme ! l'infâme !

Puis le délire l'avait reprise, elle avait voulu se tuer, se jeter par la fenêtre.

Henri l'appelait, elle voulait courir à lui pour le délivrer.

Enfin la convalescence était venue. Convalescence du corps, s'entend, car l'esprit et l'âme demeuraient bien malades.

Ce n'est pas qu'elle fût complètement folle. Oh ! non !... Tous les actes de la vie usuelle et aussi les conversations lui demeuraient familiers, mais tout entretien de longue durée lui était interdit.

Madeleine cessait de parler, de répondre, portant la main à sa tête pour indiquer qu'elle éprouvait et fatigue et douleur.

La lucidité, cependant, le sens droit se manifestaient en maintes circonstances. Mais la plupart du temps elle demeurait assise, effondrée sur elle-même, en proie à l'idée à la fois fixe et calme de sa douleur.

Peu à peu ses forces étaient revenues.

Alors, quand elle avait pu marcher, ayant essayé la veille de marcher à travers la chambre :

—Nourrice, avait-elle dit, nous partirons demain pour Saint-Malo. Yvonne avait dressé la tête.

—Pour la Briantais, continua-t-elle, je veux vivre désormais entre toi et Alain.

—Mais, ma chère fille, tu seras bien mal, avait répliqué Yvonne.

—Je serai très bien. Dans ta maison, tu me feras arranger une chambre. Je vivrai désormais entre toi et Alain.

—La Blohic voulut encore présenter quelques objections.

—Tu me fais mal, lui avait dit Madeleine en lui mettant la main sur la bouche.

Le petit hôtel avait été fermé, et toutes les deux elles étaient parties rejoindre Alain à la Briantais.

Il n'avait pas fallu grands frais pour arranger l'une des chambres de la maison de Blohic.

Puis avait commencé pour ces trois êtres une vie faite tout entière de monotonie et de tristesse.

Un jour Madeleine avait disparu.

Et Yvonne, à son tour, avait failli devenir folle.

Elle s'était enquis, courant par les routes, dans tous les petits villages des alentours.

À la Bourrelais, elle avait retrouvé sa trace. On avait vu passer la demoiselle.

Une idée subite avait éclairé l'esprit d'Yvonne.

—Elle va à la Varde, s'était-elle écriée, vers l'endroit où l'autre s'est péri.

La Blohic ne se trompait pas.

Elle trouva Madeleine assise sur les rochers au-dessous du pont de la Varde, les yeux fixés vers la haute mer.

C'était bien l'endroit où s'était noyé Henri de Germont.

Il s'était baigné à cette place, nageant tout droit vers la haute mer. Il n'avait point reparu.

Depuis lors, bien souvent Madeleine avait réussi à tromper la surveillance d'Yvonne, et elle s'était rendue, par tous les temps, au-dessous du fort de la Varde.

La Blohic ne pouvait pas tourner les yeux, sans que Madeleine réussit à s'échapper.

Alors, il fallait aller la chercher, autrement elle ne serait pas revenue.

Quelques voisins de la Briantais et des villages avoisinants rencontrant à tout instant Alain et sa femme par voies et par chemins, leur avaient conseillé de faire enfermer « la demoiselle ».

Yvonne était devenue cramoisie d'indignation et de colère.

Quant à Alain, il avait simplement dit à ceux-là :

—L'audra voir à ne pas répéter horreur pareille, autrement je je vous casse les reins.

Et il l'aurait fait ainsi, dame !

Encore Yvonne avait-elle dû prendre l'habitude de se faire accompagner par Alain.

L'homme parlait à la malheureuse Madeleine, à la fois avec fermeté et douceur.

Yvonne, elle, ne savait que pleurer avec sa fille.

Heureusement qu'il y avait là à portée le père Quifinec, qui prêtait Penru, le bidet à tous crins.

Et l'endiablé Breton vous abattait son mille en quatre minutes. On allait, et on ramenait la demoiselle en une petite heure. Le retour du reste était plus vif, Penru voulait rentrer.

Yvonne s'était approchée.

Bien doucement, elle passait une mante autour du cou et sur la tête de sa fille.

Alain enlevait Madeleine de terre et la portait dans la voiture. Tout comme un enfant, elle se laissait faire.

Penru secouait la tête, couchait ses oreilles, et partait à fond de train.

La nuit était venue, mais une nuit d'été éclairée comme en plein jour par une lune claire et brillante et tout entourée d'étoiles.

Penru continuait son bout de charge, faisant voler derrière lui un nuage de poussière.

Au coin de la route de la Bourrelais, on approchait de la rentrée, la voie fait un coude.

—Gare ! oh ! gare-là donc ! cria un cocher de maître qui avait grand-peine à contenir les chevaux fringants d'une superbe calèche à lanternes.

—Gare-là toi-même ! répliqua Alain d'une voix de commandement. Tire sur babord, avec tes deux carems, moi je viens sur tribord comme je dois.

La carriole frôla la calèche.

Alors, pendant ce frôlement qui ne dura que l'espace d'un éclair, il se produisit tout à coup un fait extraordinaire.

Entre Alain et Yvonne, Madeleine se tenait silencieuse et somnolente, assise sur l'unique banc de la voiture.

À l'instant où la calèche passa, Madeleine se dressa soudain, comme poussée par un ressort !

La Blohic n'eut que le temps de lui jeter ses bras autour du corps pour l'empêcher de tomber sur la route.

En même temps, la jeune fille montrait de son doigt étendu, menaçant, une des femmes qui se trouvaient dans l'intérieur de la calèche décolorée, et elle s'écriait d'une voix étranglée :

—L'infâme !... l'espionne !...

Ce bruit, ce cri se perdirent dans le cliquetis des roues, et les jurons du cocher.

Et tandis que Penru poursuivait sa route à fond de train, la

calèche disparaissait dans un nuage de poussière, emportée par les grandes allures de son attelage.

II — LANDE-COURTE

La Ville-es-Coq est un petit village d'une trentaine ou quarantaine de feux, en amont de la Briantais, et qui surplombe, la rive droite de la Rance.

A la Ville-es-Coq touche un parc touffu vallonné, mouvementé et sauvage, encombré de roches chenues et moussues, entre lesquelles poussent des bouquets de cèdres, de pins, de mélèzes qui mêlent leurs feuillages sombres aux verts tendres des bouleaux pleureurs et des hêtres.

C'est le parc de Lande-Courte.

Le domaine de Lande-Courte appartient à Mlle de Kermor.

De l'ancien château, il n'existe plus qu'un pigeonnier rouge, à poivrière bleue garnie d'une girouette. A côté de ce morceau bien conservé et restauré d'architecture Louis XIII, on a construit un vaste corps de logis tout moderne, qui jure un peu avec les briques, les portes à ogives et les poivrières.

Mais Mlle Berthe de Kermor tenait ce bien de son père, elle entendait le conserver tel qu'il était et n'aurait point voulu y toucher pour un empire.

La seule concession qu'elle eût bien voulu faire, c'était d'avoir fait construire sur l'un des côtés du parc un chalet à pans coupés, à large toit à auvent, ouvert d'une part, et renfermant un vaste hall, au milieu duquel, sur une estrade, trônait le piano à queue, tout ce qu'il y a de plus grand format, de la tante Elvira.

L'oncle Philémon avait demandé ce sacrifice à sa chère nièce.

Lande-Courte ne renfermait point une pièce convenable au point de vue de l'acoustique.

Le chalet à baie ouverte avait été construit. Il était séparé de la route qui longeait le mur du parc par un saut-de-loup profond. Si bien que les naturels de la Ville-es-Coq venaient sur le bord du saut-de-loup écouter les mugissements effroyables de la tante Elvira. Car le hall du chalet résonnait comme un timbre, comme une cloche. La tante Elvira, accompagnée de son Pleyel grand format, y faisait l'effet d'un orchestre complet.

Depuis quelques jours déjà le couple Chaudenay et Mlle de Kermor étaient arrivés à Lande-Courte.

Ils précédaient de peu les invités sur la venue desquels ils comptaient fort.

A Paris, durant un court séjour, on avait retrouvé les amis connus en Angleterre et les liaisons s'étaient renouées.

La baronne de Gunka, dans son élégant hôtel de la rue de Prony, avait reçu les Chaudenay et leur nièce, et la tante Elvira avait enfin réussi à avoir devant elle un auditoire d'élite.

Est-il besoin de dire que cet auditoire, soigneusement trié sur le volet, bien et dûment prévenu à l'avance, n'avait ménagé ni les louanges ni les applaudissements à la stupéfiante virtuose ?

Est-il nécessaire de retracer le triomphe ému de l'oncle Philémon !

Il est des services qu'on n'oublie pas, des joies dont on garde au cœur une éternelle reconnaissance.

Aussi avait-il fait jurer à la baronne de venir les rejoindre, sitôt après leur départ à Lande-Courte.

Berthe, avec une sincérité charmante, avait insisté de tout son cœur.

La baronne avait su prendre sur elle un réel empire ! Et cependant, en ce qui touchait à Mme de Gunka, deux sentiments bien opposés se combattaient dans le cœur de Mlle de Kermor.

Sans doute elle éprouvait une sympathie véritable pour la baronne, mais en même temps cette jolie créature lui inspirait une sorte de crainte mystérieuse... Elle aimait Mme de Gunka et elle en avait peur...

Donc la baronne avait promis de se rendre à Lande-Courte pour y passer la fin du mois d'août et une partie du mois de septembre.

— Oh ! quand nous vous tiendrons, avait dit Philémon, nous ne vous laisserons point partir... et si vous ne venez pas c'est moi qui irai vous chercher.

Tant d'insistance était inutile. Léo Lafressange n'avait-il pas promis, lui aussi, ainsi que Flavien Mauroy de venir jouir des derniers jours d'été sur les bords de la Rance.

Flavien et son ami avaient obtenu un corgé. Et ils étaient arrivés à Lande-Courte précédant Mme de Gunka de trois ou quatre jours.

Un télégramme annonçant la venue de la baronne tant désirée, on était allé l'attendre en grande pompe au débarcadère du chemin de fer.

Exacte, Mme de Gunka mettait sa jolie tête à la portière du wagon, saluant de la voix et du geste ses amis.

En même temps qu'elle descendait du train une femme de chambre qu'elle avait amenée ; une fille assez jolie, blonde, à visage un peu plat, toute chargée de cartons et de sacs de voyage.

La baronne, on le sait, ne voyageait jamais sans ses élégances et un arsenal complet de coquetterie.

Et aussitôt on était parti tous ensemble.

Le surlendemain, ç'avait été le tour de Théodore Mindeau. Le correspondant de la *Morgen Post* de Vienne avait tenu à répondre à l'aimable invitation de M. et Mme Chaudenay. Sa venue était le seul point noir, la seule ombre que Berthe de Kermor trouvât au tableau. Mais malgré cet importun, elle se promettait de s'amuser beaucoup à Lande-Courte.

Et de fait, sitôt l'arrivée de la baronne, les plaisirs s'étaient suivis sans interruption, s'engrenant les uns au bout des autres. Les excursions, les promenades sur la Rance : on remontait jusqu'à Dinan, on allait déjeuner à l'île de Césambre, le Mont Saint-Michel n'était pas oublié.

Séjour charmant, villégiature adorable. La baronne sur les instances des hôtes, avait déclaré qu'elle ne songeait nullement au départ, mais qu'elle était bien capable de laisser là Paris pour un temps, et de ne quitter Lande-Courte qu'en fin de saison.

Nous l'avons dit, toute mélodie à son revers.

Il y avait un bien mauvais côté : la monomanie de Philémon ; fort heureusement un enrouement passager vint suspendre pour un bon moment les bruyantes harmonies de la tante Elvira.

Philémon se désolait seul. Et il s'excusait à tout instant auprès de ses chers hôtes du plaisir dont M. et Mme Chaudenay les privait.

Par une matinée des premiers jours de septembre, qui fut, cette année-là, le mois le plus chaud de tout l'été, Léo Lafressange se trouvait dans la chambre qu'il habitait à Lande-Courte.

C'était un petit appartement séparé, composé d'une entrée, d'un cabinet de toilette et d'une grande chambre ouvrant de plein-pied sur le jardin.

En face, un large terre-plein sablé, et plus loin des bosquets touffus, des charmilles conduisant, après bien des méandres, dans les profondeurs du parc.

Léo, en veste de chambre, était assis, devant une table et bâclait une fin d'article, comme la veille, pour le *Courrier*. Car il fallait, coûte que coûte, fournir de la copie à l'organe de M. Jacquemain, le congé des deux journalistes n'ayant été accordé qu'à cette condition.

Or, Lafressange songeait déjà à demander une prolongation. Il se trouvait si bien à Lande-Courte.

Oh ! il n'essayait même pas de résister contre le sentiment à la fois tendre et sérieux, profond, qui l'entraînait vers Mlle de Kermor. Mais en même temps, bien qu'il se le reprochât, il s'occupait plus qu'il ne l'aurait voulu de la baronne.

C'est que cette dernière était si séduisante, si "capiteuse", ainsi que disait Mauroy.

Lafressange se disposait à mettre sa signature au bas de son dernier feuillet, lorsqu'un coup sec fut frappé à la porte.

C'était Flavien.

— Je te dérange, demanda-t-il pour la forme ?

— Non, répliqua Lafressange, jamais, et en ce moment, moins encore que dans tout autre... j'ai fini.

Flavien s'était jeté paresseusement sur une chaise longue et s'étirait longuement les bras.

— Tu travailles ? s'écria-t-il, tu fais de la copie pour Jacquemain ! Je t'admire, tu peux joindre deux idées, les transcrire, mettre du noir sur du blanc en face de ces verts et de ces bleus !

— Mais tu as promis au patron une série de lettres sur la Bretagne, sur la Rance, sur le Mont St-Michel.

— Comment ! s'écria Flavien avec une indignation comique, tu crois que j'ai oublié ma promesse. Mais certainement, je les lui ai promises, et je les lui promets même encore. Une série de lettres, plusieurs séries... seulement !

— Ah ! fit Lafressange il y a un seulement.

— Il y a toujours un seulement, répliqua sentencieusement Flavien, en avançant dans la vie tu t'en apercevras, seulement je crains que Jacquemain ne les attende longtemps.

— Je le crains aussi.

— Je les lui écrirai à Paris, ses lettres, j'amoncelle des documents Et puis travailler sur les lieux, je ne puis pas, ça m'influence.

Lafressange se mit à rire de la boutade.

— Et ça ne t'ennuie pas, de demeurer ainsi à ne rien faire ?

Flavien Mauroy, d'un mouvement nerveux se dressa de la chaise longue sur laquelle il était étendu.

— Je ne fais rien ! Tu oses dire que je ne fais rien ! Mais malheureux, tu blasphèmes ! Jamais ! Au grand jamais je n'ai été plus occupé. J'observe, mon ami. Je vois la comédie qui se déroule sous mes yeux.

— Tu vois de la comédie partout.

— Permetts, il y a comédie, vaudeville et drame. La vie n'est pas composée autrement.

— Quel fantaisiste tu fais.

— Pas la moindre fantaisie, je sais tout ce qu'il y a de plus réaliste, de plus sincère. Oui, la comédie m'intéresse énormément, et

veux-tu que je te dise toute ma pensée, tu n'es pas le moins piquant des acteurs qui interprètent la susdite pièce.

Lafressange releva vivement la tête.

—Je joue un rôle, moi !

—Au naturel conscienceusement, et sans le savoir, ce qui fait que tu le joues si bien.

—Et quel est le rôle dans lequel je remporte ce brillant succès ?

—Celui de tous les jours. Oh ! ne t'exclame pas, la comédie est à écrire. Je ne dis pas que je ne la ferai pas un jour. J'ai déjà trouvé le titre.

—Ah ! voyons !

—*Le Don Juan sans le savoir.*

—Un peu long, fit Lafressange en rougissant un peu.

—Oui, j'en conviens, mais si intéressant, et si vrai.

Puis, changeant de ton, et avec un mouvement de tête :

—Ah ! tu ne t'ennuies pas, toi !

—Pourquoi veux-tu que je m'ennuie ? répondit Léo en feignant de ne point comprendre où son ami voulait en venir.

—Ta, ta, ta, répliqua ce dernier avec un sourire railleur, ne te moques donc pas de moi, je te prie. Tu sais parfaitement de quoi je parle. Il te les faut toutes. Tu es pour le cumul ! Ah ! je te fais mon sincère compliment.

—Tu peux continuer longtemps ainsi.

Et Lafressange fronça le sourcil d'un air vexé :

—Je te répète que je ne sais pas où tu veux en venir. Explique-toi clairement, je te prie.

—Je vais le faire. Aussi bien que je ne me suis point arraché pour autre chose aux douceurs d'un lit plus que parfait.

—Alors tu es venu ici avec l'intention de me faire une scène.

—Que voilà donc un gros mot ! dit doucement Mauroy, que tu regrettes, de l'avoir prononcé ! Une scène !... Entre nous !... Il n'y en a jamais eu, et il ne saurait y en avoir. Mais je suis ton aimé ! j'ai pour toi une affection profonde, et je dois te prévenir lorsque tu fais fausse route.

—Fausse route !... moi !... Je marche droit dans la vie.

Allons donc !... répète-le moi donc sans rougir. Là !... tu vois bien !

—Ecoute, Flavien, fit Lafressange en allant au-devant de l'explication, es-tu bien certain qu'il n'y a pas dans le sentiment qui dicte tes paroles un intérêt personnel ?

Mauroy secoua la tête.

—Non ! je te le jure, crois-moi. Je suis au-dessus d'une jalousie mesquine, car j'ai bien compris ton sous-entendu.

—Tu es bien sûr, insista Lafressange, de ne pas être un peu aigri en voyant que Mme de Gunka ne s'occupe pas de toi ?

—Je le regrette, car à moi aussi, comme à toi-même, elle me porte à la tête ; mais sur mon âme, je n'éprouve ni aigreur, ni jalousie, par cette seule raison que c'est toi qui es l'objet de ses attentions et coquetteries.

—Oh ! crois-tu ?

—Sois donc franc, tu sais mieux que moi encore à quoi t'en tenir.

Un léger embarras se peignit sur la physionomie de Lafressange.

—Je t'assure pourtant...

—Que tu n'as rien fait pour cela, Je le sais et je le vois. C'est brutal que je vais être, en définissant la situation en deux mots : Tu fais la cour à Mlle de Kermor, et la baronne de Gunka te fait la cour.

—Oh ! te voilà encore avec ton exagération.

—Tu sais bien que c'est l'exacte vérité. Je te crois sincèrement, épris ou en train de l'éprendre sincèrement, profondément, de Mlle de Kermor. Et franchement, il y a de quoi, ce sera une vraie femme que cette enfant là, intelligente pleine de cœur, aimante, droite comme un jonc, honnête comme or pur... Et je crains bien malheureusement que tu ne sois en train de passer à côté de ton bonheur.

—Que veux-tu dire encore ?

—Oh ! patiente, j'irai jusqu'au bout... Je t'énoncerai tout ce que je crois devoir te dire. Tu t'occupes donc beaucoup de cet amour de créature. De son côté, bien qu'elle en laisse peu paraître tu commences à trouver le chemin de son cœur.

Lafressange ne put retenir un mouvement de vivacité.

(A suivre.)



Mrs. May Johnson.

Les Pilules d'AYER

"Je voudrais pouvoir ajouter mon témoignage à celui de tant d'autres qui ont fait usage des Pilules d'Ayer, et dire que j'en prends depuis plusieurs années et que j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats.

Pour l'Estomac

et pour les maladies du foie ainsi que pour la guérison des migraines causées par ces dérangements, les Pilules d'Ayer sont sans égal. Quand mes amis me demandent quel est le meilleur remède pour les désordres de l'estomac,

du Foie et des Intestins

je leur réponds invariablement : les Pilules d'Ayer. Prises à temps elles arrêtent un rhume, empêchent la grippe, couperont la fièvre et régleront les organes digestifs. Elles sont faciles à prendre et

Sont les Meilleures

médecines de famille que j'aie jamais connues." — Mrs. MAY JOHNSON, 363 Rider Ave., New York City.

LES PILULES d'AYER

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition Colombienne.

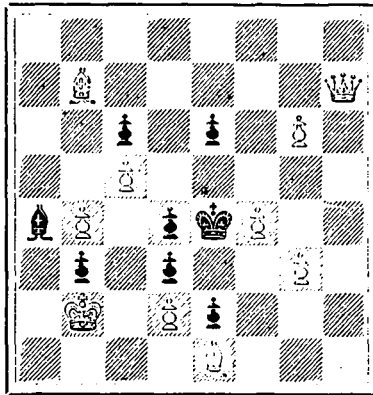
La Salsepareille d'Ayer pour le Sang.

ECHecs

PROBLÈME No 67

Par REGINALD KELLY

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 67

BLANCS NOIRS

1 — P3C | 1 — N'importe où.

2 — Echec et mat |

Ont trouvé les solutions du Problème No 67.

Nondum, Marcotte (Montréal) ; Sphinx (Ottawa).

Au baccalauréat :

L'examinateur. — Pouvez-vous me donner un exemple de la dilatation des corps par la chaleur ?

L'élève. — L'été, puisque les jours augmentent.

Mlle Lili (huit ans) écrit une lettre à son parrain dont c'est la fête.

—Pourquoi écris-tu en si gros caractères, ma mignonne ?

—Mais tu sais bien, maman, que mon parrain est sourd.

M. Bob et sa bonne :

—Quand je pense, dit celle-ci, qu'il faut encore lui retirer ses bottins, à ce grand garçon-là !... Comment ferez-vous donc, Monsieur, quand vous serez soldat ?

—Oh ! répond Bob, comme si tous les soldats n'avaient pas des bonnes !...

Deux Marseillais, marchands de fromages, parlent de leurs produits :

—Quand j'ai présenté mon fromage, au dernier Concours, tous les juges se sont levés, frappés d'admiration.

—Le mien, répliqua l'autre, a été chercher lui-même sa médaille.

Au Salon des Champs-Élysées, un brave homme cherche le buffet. Il s'adresse à un gardien :

—Dites donc, il n'y aurait pas moyen de casser une croûte ici ?

Le gardien, furieux :

—Eh bien, essayez, que je vous y prenne !

A la Cour d'assises :

Un ancien mastroquet est appelé comme témoin dans une affaire. Le président l'interroge :

—A quelle distance étiez-vous du lieu du crime ?

—Mon Dieu, Monsieur, sauf vot' respect, j'en étions à peu près loin comme d'ici vot' comptoir.

Une paysanne se rend chez un pharmacien de son village et lui présente une ordonnance.

La potion prescrite par le docteur comprend, entre autres ingrédients, 3 centigrammes d'un poison très violent. Le pharmacien pèse avec une attention soutenue le dangereux médicament, lorsque la paysanne lui dit : "Faites donc bonne mesure, voyons, c'est pour une orpheline !"



Résultat de la Grippe.

RIVERSIDE, N. BR., CAN., Oct. 1893. (11)

Il y a 3 ans, ma mère eu la grippe, qui lui laissa le corps et l'esprit d'une grande faiblesse ; premièrement elle se plaignait d'insomnie qui se développa en un état de mélancolie, ensuite elle n'eut plus de sommeil du tout, ne voulait plus voir personne et s'imaginait des choses horribles. Nous avons eu les meilleurs médecins, mais elle devint pire. Alors sa belle sœur recommanda le Tonic Nerveux du Père Koenig. Après en avoir fait usage, un changement pour le mieux s'opéra et ma mère devint très grasse, et l'appétit vint qu'elle avait, et devint parfaitement bien. Nous avons tous remercié, Dieu de nous avoir envoyé le Tonic.

MARY L. DALY.

MARIAPOLE, CAN., Sept., 1893.

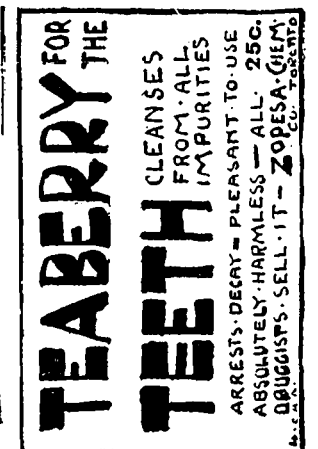
Notre garçon qui était épileptique fut guéri par trois bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig.

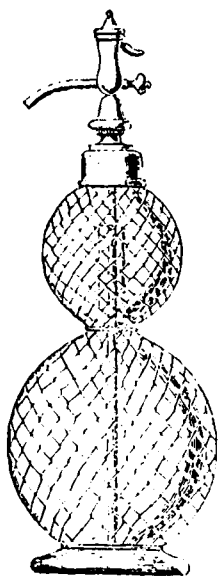
A. L. ARRINEO.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, n 81 la bouteille ou 6 pour \$5.00.





"Seltzo"
Appareil le plus pratique pour
FAIRE SOI-MEME
à bon marché
L'EAU DE SELTZ
(SODA WATER)

indispensable dans toutes les familles.

Prix du No 1, contenant 3 bouteilles: \$4.00

Prix du No 2, contenant 5 bouteilles: \$5.50

ROYER & ROUGIER FRERES

Importateurs de Produits Français

55 Rue St-Sulpice

MONTREAL

AVIS AUX FUMEURS.

LE TABAC A FUMER (MIXTURE)

Crème de la Crème

est un délicieux mélange de Périque Louisianais de la paroisse de St-Jacques, de véritable tabac importé en palettes extra brillantes et finement hachées, de tabac de couleur extra haché en longs filaments, et de diverses autres marques de tabacs de la Havane choisis avec soin.

J. M. FORTIER, Fabricant,
MONTREAL.

"A titre d'essai un paquet de 2 onces sera expédié par la poste, franc de port, à quiconque nous fera tenir la somme de 25 cts."

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Les timbres postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITE

Poirier, Bessette & Cie,

No 516 Rue Craig

MONTREAL

UN VRAI DÉMON



Ceci n'est que l'image du démon faite en ombres chinoises par une certaine disposition des mains. Voulez-vous voir un vrai démon, du moins dans l'ordre moral, regardez un ivrogne quelconque. Plus heureuse que son prototype Lucifer, cette malheureuse victime des boisons alcooliques peut encore redevenir un homme fait à l'image de Dieu. Qu'il guérisse de sa funeste passion; pour cela il n'a qu'à se faire traiter à l'Hospice Auclair, sous les soins de M. J. H. CHARLES ou s'adresser à M. le Dr SYLVESTRE, 1428 rue St-Denis.

Un examen à Marseille :

—Qu'est-ce qui produit le sucre ?
L'élève ne sait que répondre.

—Allons, voyons, fait le professeur, il est inouï que vous ignoriez que c'est la canne à sucre ! Savez-vous au moins ce qui produit la bière ?

—Oh ! oui, monsieur : c'est la canne-bière !

Entre Marseillais :

—Moi, l'autre zour, ze tombe, la figure sur une pierre, ze me casse douze dents !

—Moi, mon bon, ze suis plus solide. Ze suis aussi tombé ainsi, mais z'ai cassé la pierre en douze morceaux.

Un mot du regretté Dumas fils.

A quelqu'un qui lui demanda d'un ton malicieux :

—Votre père, n'est-ce pas, était mulâtre ?

—Oui, répondit Dumas, mon grand-père nègre et mon arrière grand-père singe. Et ma généalogie commence où finit la vôtre.

Il y a environ un an, le petit vicomte de X... a reçu une paire de gilles dans un théâtre du boulevard.

Depuis cette époque, il a pris l'art dramatique en aversion; et, lorsqu'on l'interroge à ce sujet :

—C'est un serment que j'ai fait, répond-il: je ne mettrai jamais les pieds dans un théâtre, tant qu'on n'aura pas supprimé... la claque !

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Un mois encore et les écoles de tout nom vont reprendre leurs cours réguliers. Nous nous trompons fort ou celle de la Société Artistique Canadienne sera patronnée plus qu'elle ne l'a jamais été dans le passé. Est-il en effet une branche des connaissances humaines qui soit plus agréable que la musique; au surplus est-il un mode d'enseignement mieux approprié aux conditions de notre société que celui adopté par la Société Artistique Canadienne? C'est assez dire combien cette Société a lieu de compter sur le patronage public dans le placement de ses billets dont la vente est l'unique ressource financière de son patriotique apostolat.

Chronique Théâtrale



Nous n'aurons pas à attendre jusqu'à l'automne pour voir la réouverture de nos théâtres à Montréal. C'est ainsi quelle est fixée pour le Queen's et le Royal au 24 août avec tout un programme de pièces attrayantes. Quant à l'Académie de

Musique, que l'on reconstruit presque de fond en comble elle rouvrira ses portes le 7 septembre avec la compagnie d'opéra de Wolf Hopper, qui jouera la dernière œuvre de Sousa, intitulée "El Capitan." Au nombre des attractions qui suivront figurent les "Brownies," "Excelsior," le célèbre chanteur Chevalier, "Shores Acres," "John Hare," "Wang," "The Chilly Widow," une pièce anglaise; Lillian Russell, "The Lady Slavey," "In Gay New-York" et probablement "Beer-bohm Tree."

—Rien de plus variable que l'appréciation du temps, disait un philosophe marié. Ainsi, une minute dure soixante secondes pour moi, quand j'ai un rendez-vous précis; elle dure cinq minutes quand je dis: "Attendez-moi une minute"; elle dure une demi-heure au moins quand ma femme met son chapeau.

Le vieux baron de X..., sourd comme une pioche, chasse le loup dans la forêt de Montpipeau et galope furieusement en excitant ses chiens.

Un jeune invité l'aborde :
—Comment se porte madame la baronne ?

—C'est une vieille louve !
L'invité, à tue-tête :
—Comment va Madame la baronne ?
—Elle a le poil du museau tout blanc !
La jeune invité part à fond de train.

Calino à son domestique.
—C'est insupportable ce piano du voisin. On l'entend comme s'il était ici. Etes-vous bien sûr que la porte d'entrée soit fermée ?
—Parfaitement sûr, Monsieur.
—Alors, allez donner un double tour de clef.

PARC SOHMER

La semaine commençant le 20 juillet, au Parc Sohmer, nous promet des attractions supérieures encore à toutes celles qu'on y aura jamais vues. Les deux Stikeno dans le trapèze volant ont fait courir tout New-York; leur réputation, du reste, est universelle. Les Diantes, sont des musiciens excentriques qu'on ne se lasse pas d'entendre. Quant au professeur Olxhansky, avec ses chats et ses rats instruits, c'est tout simplement une merveille.

Le chant et les danses de Melles O'Neil et Sutherland sont tout ce qu'il y a de plus élevant. Quant à Melle Hoyle, violoniste de 19 ans, sa réputation s'est étendue de Boston par tous les Etats-Unis d'Amérique dont elle est aujourd'hui une des gloires nationales.

Et que d'autres attractions qu'il serait trop long d'énumérer ! Nul doute que le Parc Sohmer ne fasse salle comble cette semaine.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^r CODERRE**



POUR
GUERISON CERTAINE
DE TOUTES
Affections
biliaires,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

CE QUE DIT LA CHRONIQUE



La Chronique de Montréal, dont nous donnons ici le portrait, enregistre un fait en commençant par un L. Ce qu'elle va écrire c'est cette phrase : "Le meilleur établissement de tailleur, à Montréal, est celui de M. A. Duhamel, 1680 rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis."

... LISEZ ...

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

NOUVELLE ADRESSE

NO 75 RUE ST-JACQUES

Entre "La Presse" et "La Patrie"

REGISTERED TRADE MARK.



**Confitures
Gelées
Marmelades**

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE
MONTREAL

VOULEZ-VOUS JOUIR DE

.. BELLES EXCURSIONS

sur leau et d'agréables flâneries sous de frais ombrages, allez à

l'Île Grosbois

C'est le rendez-vous par excellence des familles, qui y trouvent gratuitement tables et bancs pour la collation, eau chaude pour les infusions de toutes sortes, balançoires et jeux divers pour les enfants, sans compter les rafraichissements de toute sorte au prix de la ville.

Excursions tous les jours par le vapeur F. I. G. A. T. E. Départ du quai Jacques-Cartier : 10 hrs a. m. et 2 hrs p. m. Départ de l'Île Grosbois : 11 hrs a. m. et 5 hrs p. m.

PREX—Aller et Retour, 20c. Enfants, 10c.

CAPT. A. GOULET, Propriétaire.

Liquidation de Faillites

Argent à Prater
Achats d'Obligations Municipales

M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et Fidei commissaires

Chambres 41 & 42 Bâtisse des Chars Urbains
MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais

DENTS POSEES SANS PALAIS

S. A. BROUSSEAU, L. D. S.

No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Un Excellent Journal "

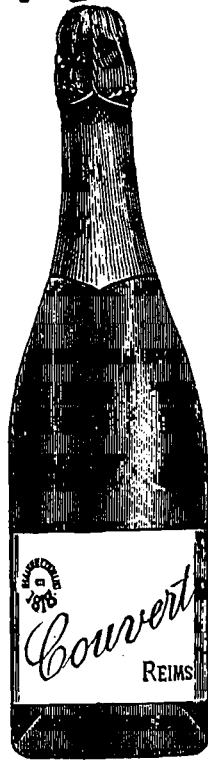
Parlant de l'excellent journal anglo-allemand, **THE REVIEW**

de Chicago. *La Vérité* s'exprime comme suit : "Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal, *The Review*, dont l'éditeur est M. Arthur Preuss. Adresse, 115 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année."

—De la Vérité, Québec, 31 août 1895.

Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT
... EN GROS CHEZ ...
LAPORTE, MARTIN & CIE
Montréal, seuls agents

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say ...

30 mai '97

R. WILSON SMITH
Courtier-Financier

Débitures de Gouvernement, Municipales et de Chemins de Fer achetées et vendues.

Placements d'Argent sur sécurités de première classe toujours en mains.

No 1724 Rue Notre-Dame
MONTREAL

VIN VIAL

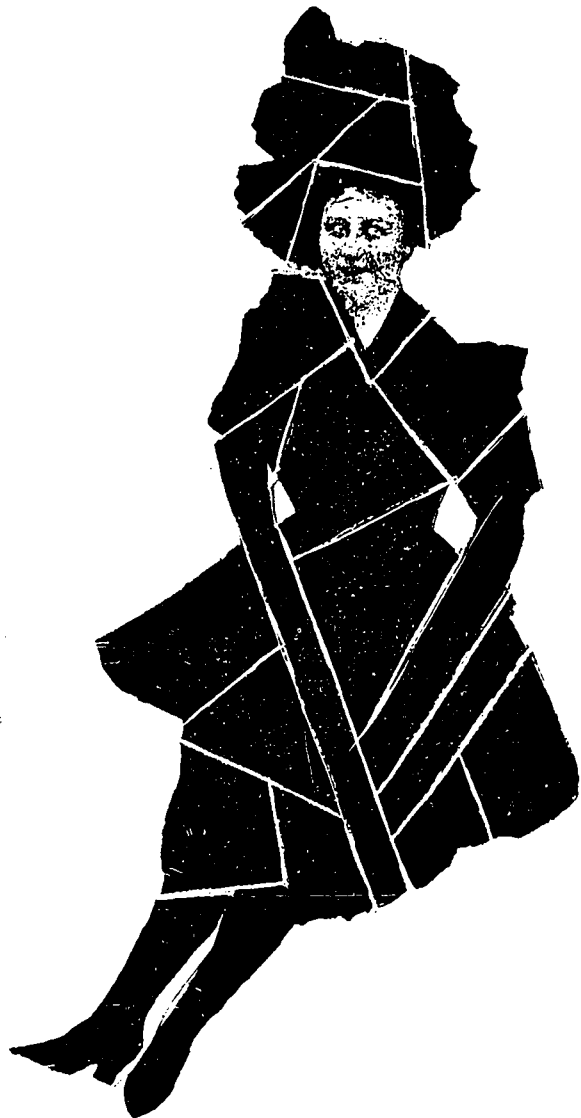
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
Anémie, Chlorose, Phthisie,
Epuisement Nerveux

Aliment Indispensable dans les Circonstances Difficiles.

LONGES CONVALESCENCES et tout état de faiblesse caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
Échantillons gratuits envoyés aux médecins.

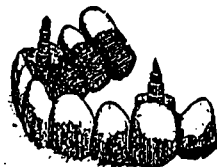
Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution au Problème No 34



Ont trouvé la solution juste: Dolle Elmire Benoit, Thomas Crevier, Médéric Ménard, Arthur Payette, Milo W Hart (Montréal); Mlle E P Lamoureux (Chambly Bassin, Que); Mlle Régina Fréchette (Marieville, Que); P Lague (Richelieu, Que); A M Demers (Waterloo, Que); P N Bernard, (Lowell, Mass); Phil Tétrault (Manville, R I); Jos Larivière (Templeton, Mass); Pierre Petit (Ste-Catherine, Ont); Thomas Dionne (Chicopee, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Winnie Hart, 275 St Urbain (Montréal); P Lague (Richelieu, Que); Jos Larivière (Templeton, Mass); P N Bernard, 130 Suffolk (Lowell, Mass); Pierre Petit (Ste-Catherine, Ont).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

LA

Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

29 Juillet '96

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 76,769 a gagné le prix de \$1,000.
do } do 50,513 do 400.
15 JUILLET } do 99,692 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.



LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Jan 98



Laurentian Baths
COR. CRAIG & BEAUDRY STREETS.
BAIN RUSSE
" TURC
" PRIVÉ

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.
Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

32 ANNÉES D'EXPÉRIENCE

ARMAND DOIN
Chapelier de 1ère classe

No 1584

Rue Notre-Dame, Montreal
(Vis-à-vis le Palais de Justice)

CASQUETTES et CHAPEAUX de SOIE
SUR COMMANDE

Réparages faits avec soin et à des prix modérés.

Modes Fashionables ...

CHAPEAUX, MANTEAUX
FOURRURES en tous genres
ROBES, COLLETS, Etc.

Le tout fait sur commande — Réparations Soignées

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉLÉGANCE ET DU BON GOUT

Ce sont les Salons de ...

M^{me} LS A. HOUDE, Jr.

No 1588 Rue Ste-Catherine, Montreal

LA MAISON HOUDE EST LA SEULE DE CE GENRE AU CANADA.

Tél. Bell 8025 Tél. des March. 550

LA MERVEILLEUSE
(PATENTÉE)

NOUVELLE CULLER ...

Pour tourner les gâteaux et les galettes.
Indispensables dans les familles.

ASSORTIMENT COMPLET DE

Ferronnerie, Quincaillerie, etc.

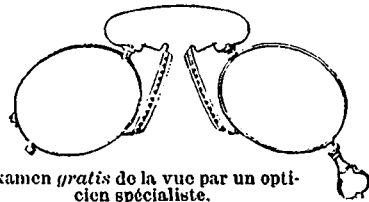
The Edw. CAVANAGH CO.,

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs MONTREAL

A. MONGEAU

NO 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitré.)



Examen *gratis* de la vue par un opticien spécialiste.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

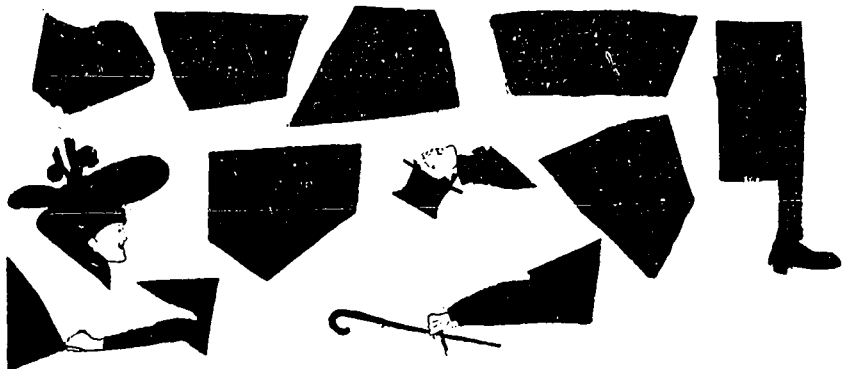
Fumez les Cigares de choix ..

Creme de la Creme - 10c

La Fayette - - - - 5c

EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX
DEBITS DE TABAC.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 36



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: UNE FEMME RETENANT SON MARI PAR LA QUEUE DE SON HABIT.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important - Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 23 juillet, à midi, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

Société Nationale de Sculpture

(A RESPONSABILITÉ LIMITÉE)

Incorporée par Lettres Patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - \$50,000

Distribution tous les Mercredis

VALEUR DES OBJETS D'ART		LOTS APPROXIMATIFS	
Un lot	\$1,500	\$1,500	100 lots du 1er gros lot \$1 \$100
" "	500	500	" " 2m " 1 100
" "	250	250	" " 3m " 1 100
" "	100	100	" " 4m " 1 100
2 "	50	100	999 " " 1 999
6 "	25	150	999 " " 1 999
10 "	10	100	
30 "	5	150	
100 "	2	200	
200 "	1	300	
		\$3,350	Montant Total \$5,748

Prix du Billet, - 10 cents

11 BILLETS, \$1.00.

100 BILLETS, \$8.00

La Société Nationale de Sculpture,

J. ED. CLEMENT, - - - - Secrétaire-Gérant.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.